BIBLIOTHEQUE ANGLAISE,

OU

RECUEIL

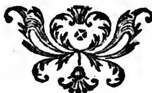
D'Hiſtoires, Contes Moraux, Romans, Aventures, Anecdotes & Carricatures, tirés des meilleurs Auteurs Anglais,

Traduits en Français

PAR *M.* DE GOURNAY.

TOME PREMIER.

Seconde Partie.



A LONDRES,

Et ſe trouve à SAINT-OMER

Chez H. F. BOUBERS, Imprimeur & Libraire.

M. D. CC. LXXXVII.



BIBLIOTHEQUE *ANGLAISE.*

AVENTURES DE Miss SOPHIE STERNHEIM.

Premiere Partie.

*Caractère du Colonel Sternheim. Éducation de Sophie. Son amour pour son père. Portrait de cette jeune personne. Mort du Colonel. Sophie va à la Cour de * * *. Fête champêtre. Mascarade. Indisposition de Sophie.*

LE Colonel Sternheim étoit fils unique d'un des principaux membres

d'une Académie célèbre ; ſon père n'avoit rien négligé pour lui donner une excellente éducation, tant pour le corps que pour l'eſprit ; il avoit eu la ſatisfaction de voir qu'il n'avoit pas perdu ſes peines ; car le Colonel avoit le cœur noble, bon, généreux ; la droiture & la franchiſe faiſoient la baſe de ſon caractère. Dans le tems qu'il étoit à l'Univerſité pour y faire ſes études, il y trouva le jeune Baron de ***, avec lequel il ſe lia intimement, au point qu'il conſentit à l'accompagner dans tous ſes voyages : auſſi-tôt qu'ils furent de retour, ils entrèrent l'un & l'autre dans le Service ; ils choiſirent le même corps, afin d'être toujours enſemble ; un accident imprévu les ſépara cependant peu de tems après ; le Baron ayant perdu ſon frère aîné, ſe vit forcé de quitter l'état militaire, pour aller ſe mettre à la tête des biens immenſes

qu'il venoit d'hériter. Le jeune Sternheim resta seul au Service, où son mérite ne tarda pas à lui procurer le rang de Colonel. La paix s'étant faite quelques années après, son premier soin fut d'aller rejoindre son ami, avec lequel il avoit entretenu fidélement un commerce épistolaire. Il partit donc pour l'Alsace, afin d'y jouir en paix des douceurs de l'amitié ; il y fut reçu à bras ouverts par le Baron qui, pour mieux lui prouver son attachement, lui donna sa sœur en mariage ; il fut on ne sauroit plus heureux avec sa nouvelle épouse qui, avant la fin de l'année, le rendit père d'une aimable fille; ils employoient tous leurs soins à lui donner une éducation distinguée, lorsque la mort les sépara, & lui enleva tout-à-coup la plus respectable des femmes ; son malheur ne se borna point là, il eut encore celui de perdre son ami qui sui-

vit de près ſa ſœur, & mourut d'une chûte de cheval, enſorte que pour toute conſolation, il ne lui reſta que ſa fille.

Madame de P***, mère du Baron, déſeſpérée de la perte qu'elle venoit de faire de ſes deux enfans, vint alors demeurer avec Sternheim, & ſe chargea d'élever ſa petite fille, qui avoit à peine onze ans. Miſs Sternheim lui fut redevable de l'excellente éducation qui la diſtingua toujours des jeunes perſonnes de ſon âge; car, non contente de la perfectionner dans tous les talens, de pur agrément, elle eut une attention toute particulière, à lui inſpirer de bonne heure des ſentimens nobles, généreux, à lui former le cœur & l'eſprit. Son père lui remarquant du goût & de l'aptitude pour les ſciences, lui apprit l'hiſtoire, & à parler avec facilité pluſieurs langues différentes. Ses progrès dans la muſi-

que furent très-rapides; mais ils furent effacés par ceux encore plus surprenans qu'elle fit dans la danse; on eût dit que les graces voloient sur ses pas, chacun de ses mouvemens en faisoit naître une nouvelle.

C'est ainsi que se passa le premier printems de Miss Sophie Sternheim, qui avoit déjà atteint sa dix-neuvième année, lorsqu'elle eut le malheur de perdre son père, en qui elle avoit toujours trouvé l'ami le plus généreux, le plus tendre Ce digne homme se voyant prêt à mourir, sentit redoubler son inquiétude pour une fille qui lui étoit si chère; il fit appeller le Comte de Loebau, beau frère de sa femme, à qui il la recommanda fortement; ensuite il le nomma, ainsi que le Curé de Sternheim, pour être les Tuteurs de la jeune Miss Sophie.

Cette tendre fille fut tellement affectée de voir son père mourant, qu'il

lui fut impoſſible de répandre une ſeule larme. Elle ſe proſterna aux pieds de ſon lit, les bras & les yeux levés vers le ciel, & reſta long-tems dans cette attitude, qui exprimoit l'excès de ſa douleur. Son père la regardant tendrement, & lui prenant la main qu'il ſerra dans les ſiennes, fit un profond ſoupir, & ne put articuler que foiblement ce peu de paroles. *O ma Sophie!* Elle étendit de nouveau ſes bras vers le Tout-puiſſant; mais ſon cœur étoit trop ſerré pour que ſa bouche pût former aucune prière; ſon ſilence, l'air de conſternation répandu ſur tous ſes traits, ſes vœux qui s'élançoient juſqu'au ciel, étoient bien la plus fervente qu'elle pût adreſſer à l'Être ſuprême. Sophie, reprit alors le Colonel d'un ton plus calme, le Ciel ne me fait pas d'injuſtice, ſoixante années ne ſont point un terme dont un mortel ait droit de ſe plaindre;

la mort n'eſt point un malheur pour un vieillard qu'elle va unir à ſon Auteur, à un Dieu après lequel il aſpire, & dans la miſéricorde duquel il a la plus grande confiance. Ne m'enviez donc pas une félicité que j'achète aux dépens de la joie que quelques années de plus auroient pu nous procurer à l'un & à l'autre. Ce diſcours héroïque obligea Sophie à ſurmonter ſa douleur, elle rendit à ſon père tous les ſoins qu'exigeoit ſon état, avec autant de ſérénité que de tendreſſe. Il s'apperçut parfaitement des efforts qu'elle ſe faiſoit ; il la conjura de lui donner la ſatisfaction dans ſes derniers momens, de la voir profiter de ſes inſtructions, en lui prouvant la force & la conſtance de ſon ame. Sophie le lui promit, en s'écriant : ô le plus tendre & le meilleur des pères, vous m'aviez déjà appris à vivre, pourquoi faut-il, hélas, que ce ſoit

vous aussi qui m'apprenne à mourir! Daigne le Tout-puissant vous nommer pour mon Ange tutélaire; puissiez-vous désormais être le moteur de mes actions, le guide de mes pensées ; j'espère me conduire de manière à ne jamais vous forcer à détourner de moi, même un instant, vos regards paternels. Elle n'eut pas le tems d'en dire davantage ; la maladie de ce digne homme augmentant, mit un terme à son existence : à peine eut-il rendu le dernier soupir, que sa maison présenta la scène la plus touchante; tous ses vassaux en pleurs, ses domestiques à genoux autour de son lit, sa fille précipitée sur son corps inanimé, la bouche collée sur sa main déjà froide & livide, tantôt se jettant à ses pieds, tantôt se relevant avec violence. Quel spectacle attendrissant pour ceux qui entrèrent alors dans cette chambre! Quelle leçon utile que

celle d'un Chrétien mourant, pour tout homme encore en état de réfléchir! Le bon Curé qui entra en ce moment dans ce lieu d'affliction, eut toutes les peines imaginables à engager Miſs Sternheim à quitter un endroit où ſa ſanté couroit autant de riſques.

Le Colonel avant ſa mort avoit donné des ordres, & pris des précautions pour que tout fût prêt, & qu'on pût l'enterrer la nuit même, afin d'épargner à ſa fille la vue & les nouveaux regrets que lui inſpireroient ſes funérailles. Mais quoiqu'elles ſe fiſſent à petit bruit, l'Égliſe fut pleine de monde; jeunes & vieux, tous s'y rendirent en pleurant, vantant ſes vertus, ſuppliant le ciel de répandre ſur la fille les bénédictions qu'avoit méritées le père.

Le Château de Sternheim conſerva long-tems un air triſte & lugubre;

Sophie garda une contenance si sérieuse, si mélancolique, que le Curé commença à en avoir de l'inquiétude; elle redoubla encore quand il la vit changer de plus en plus, & s'affoiblir chaque jour. Il en écrivit fortement au Comte & à la Comtesse de Loebau, ses Tuteurs, qui accoururent aussi-tôt lui rendre visite. La Comtesse voulut emmener Sophie avec elle, & l'éloigner de ce séjour de tristesse; mais celle-ci s'en excusa, sur la résolution formelle qu'elle avoit prise de passer l'année entière de son deuil dans la maison paternelle. Ce fut pendant cet intervalle, qu'elle contracta une tendre amitié avec Émilie, l'aînée des filles du Curé de Sternheim, à qui elle fit épouser l'Intendant de sa maison. Ce mariage sépara les deux amies, & donna lieu à un commerce de lettres entr'elles, qui leur fut également

agréable. Mais avant continuer, il convient de tracer au lecteur un léger portrait de notre héroïne.

Sophie étoit très-bien faite, d'une taille proportionnée, & au-dessus de la médiocre ; son visage étoit ovale, ses traits assez réguliers, ses yeux noirs, pleins d'expression, pétilloient d'esprit & de vivacité ; sa bouche, quoique petite, laissoit voir les plus belles dents du monde. Son front uni comme une glace, étoit peut-être un peu trop grand pour être l'étendart de la beauté ; mais les graces répandues sur toute sa figure, son air de noblesse & de douceur, lui attiroient tous les regards, lui gagnoit les cœurs partout où elle alloit, au point qu'on avoit coutume de dire, qu'il y avoit des graces jusques dans les moindres plis de sa robe. Telle étoit Sophie, lorsqu'elle fut présentée à la Cour du Prince de ***,

par la Comteſſe de Loebau, ſa tante. On ne doit cependant point omettre une circonſtance qui précéda ſa ſortie du château de Sternheim; elle avoit les portraits de ſon père & de ſa mère, peints en mignature, entourés de diamans, qu'elle portoit conſtamment aux bras; deux jours avant ſon départ, elle fut viſiter leur tombeau, accompagnée de ſa chère Émilie, à deſſein d'y pleurer pour la dernière fois ſur ces cendres précieuſes, & d'y renouveller les vœux d'une fidélité inviolable aux devoirs les plus ſacrés de la vertu. Auſſi-tôt qu'elle eut achevé, elle défit ſes bracelets, qui étoient arrangés de manière, qu'il ſe trouvoit un petit eſpace vuide ſous les portraits, qui s'ouvroient par le moyen d'un reſſort; elle remplit ce creu de terre, qu'elle ramaſſa ſur leur tombe, en répandant des larmes en abondance. Émilie toute étonnée,

lui ayant demandé ce qu'elle en vouloit faire ; ce que vous venez de voir, ma chère amie, lui repondit-elle, passoit chez les nations les plus sages, pour un acte de vertu, pour un honneur rendu à la mémoire des justes : c'est sûrement à une personne douée d'un cœur aussi sensible que le mien, que nous devons l'invention des reliques. Cette poussière qui couvre les restes sacrés de mes parens, est un trésor précieux pour moi, partout où je le porterai, il m'en rappellera le souvenir, & m'engagera à imiter leur conduite.

Quelques jours après, son oncle étant venu la chercher, elle dit un tendre adieu au Curé & à son aimable Émilie ; elle partit avec le Comte & la Comtesse pour le château de Loebau, d'où ils ne tardèrent pas à se rendre à la Cour de ***. Ce fut là que commença l'époque

fatale des malheurs, des circonſtances critiques & fâcheuſes, qui privèrent la plus reſpectable des femmes du repos & de la félicité qu'elle avoit droit d'eſpérer à ſi juſte titre. Elle eut bientôt fait pluſieurs connoiſſances en cette Cour, où les Dames l'accablèrent de politeſſes & de marques de diſtinction ; elle ſe lia entr'autre aſſez particuliérement avec Miſs C * * *, Dame d'honneur de la Princeſſe, & avec le Lord Seymour, Seigneur Anglois de beaucoup de mérite. Si on eût voulu faire un portrait frappant de la perfection à laquelle peut atteindre l'humanité, qui repréſentât fidellement l'union d'une ame délicate & ſenſible, avec un eſprit vif, pénétrant, une humanité bienfaiſante, on eût trouvé toutes ces excellentes qualités raſſemblées dans la perſonne de ce jeune homme ; elles ſe montroient à découvert ſur ſa fi-

gure, ſans parler de la douceur de ſa voix, de la nobleſſe de ſon maintien, il eut paſſé pour le cavalier le plus aimable de ſon tems, ſans un certain air de mélancolie, qui éteignoit le feu de ſes yeux, & ſe faiſoit remarquer dans toute ſa contenance.

Le Comte de Derby, autre Seigneur Anglois, qui s'étoit arrêté quelque tems dans cette Cour, en faiſant ſon tour d'Europe, s'y trouvant auſſi à l'arrivée de Miſs Sophie Sternheim, ne tarda pas à ſe mettre ſur les rangs parmi les adorateurs, que ſes charmes lui procurèrent. C'étoit un jeune homme bien bâti & d'une fort jolie figure, mais libertin, ſans principe, & d'une conduite très-déréglée, qui paſſoit ſa vie à parcourir les lieux de débauche, les ſcènes de diſſipations ſi communes à tous les jeunes gens du bon ton de la Capitale.

Le Lord Seymour, quelque tems avant sa liaison avec Sophie, avoit rendu des soins assidus à Miss C***; mais il n'eut pas plutôt vu cette charmante Angloise, qu'il éprouva malgré lui, une mélancolie secrète qui s'empara de son cœur, & dont il ne put se rendre le maître. Sa maîtresse fut la première qui s'en apperçut, elle cessa tout-à-coup les visites amicales qu'elle avoit coutume de faire à Miss Sternheim, & ne la regarda plus que comme une rivale dangereuse. Sophie étonnée d'une froideur à laquelle elle ne voyoit pas avoir donné lieu, ne sut d'abord à quoi l'attribuer; à la fin elle crut en deviner la cause; elle résolut, en conséquence, de ne plus avoir de relation avec le Lord Seymour, & de rompre tout commerce avec lui, pour prouver à sa jeune amie, qu'elle avoit trop de délicatesse & de sentimens, pour vou-

loir établir ſon bonheur aux dépens de celui d'une autre. Il n'y avoit pas long-tems que Sophie étoit arrivée à cette Cour, lorſque le Comte de F*** donna une ſuperbe fête champêtre à ſa campagne, où il invita toute la nobleſſe des environs, à venir, en habits de villageois & de villageoiſes. Une infinité de perſonnes s'y rendirent, & prouvèrent par leur bonne mine, & par la ſimplicité de leurs ajuſtemens, combien la nature l'emporte ſur l'éclat emprunté du luxe. Sophie, entr'autre, y parut une image vivante de l'innocence, de la naïveté & de la gaieté paſtorale. Ses cheveux diviſés en pluſieurs treſſes, flottoient ſur ſes épaules, quoiqu'attachés avec des rubans, qui les empêchoient de traîner juſqu'à terre. Seymour ſentit vivement le pouvoir de ſes charmes; mais en conſéquence d'un arrangement politique qu'il avoit

fait avec fon oncle ; il fe vit réduit à n'ofer lui témoigner fon amour ; il n'eut d'autre parti à prendre que de feindre une violente migraine. Ce pauvre amant ne fit que roder fans but, de tous côtés, toujours fuivi de fa villageoife Mifs C***, qui ne le quitta non plus que fon ombre. Quant à Derby, il ne perdit aucune occafion de dire mille chofes agréables à Sophie, mais toujours en Anglois, pour être entendu de moins de perfonnes.

Le Prince de W***, n'apperçut pas plutôt cette belle étrangère, qu'il en devint tellement amoureux, qu'il n'eut plus d'yeux que pour elle ; on l'entendoit s'écrier à tout inftant, *admirez cette aimable créature ! elle danfe comme un ange ! elle eft legère comme un oifeau* ! Seymour qui fe trouvoit à fon côté, trouva ces exclamations impertinentes, & fut choqué

des expressions extravagantes de son Altesse. Enfin le bal finit; & tout le monde, à l'exception de ce jeune Lord, s'en retourna fort satisfait de cette fête.

Quelque tems après, Derby trouva moyen de rencontrer Sophie chez une de ses amies; il eut même l'adresse de se procurer un tête à tête avec elle: il en profita pour lui faire mille déclarations, il lui dit tout ce qu'il pût imaginer de plus touchant, d'un air pénétré & qui exprimoit la crainte qu'il avoit de lui déplaire. Mylord, lui répondit-elle, en le regardant avec inquiétude, vous êtes le premier homme qui m'ait jamais parlé d'amour, le premier même avec qui je me sois trouvée seule; ces deux circonstances sont plus que suffisantes pour me troubler; c'est pourquoi je vous conjure de me laisser; je regarderai votre départ comme la plus

grande preuve que vous puissiez me donner de l'estime que vous dites avoir pour moi. Le Comte de Derby sans se déconcerter saisit alors une de ses mains, qu'il baisa tendrement, en s'écriant avec transport : *L'ai je bien entendu ! seroit-il possible ; ô fille adorable, créature toute céleste, quoi ! je suis le premier qui vous ait parlé d'amour ! Ah ! puissai - je être aussi le premier qui vous en fasse sentir le pouvoir & les charmes ;* en achevant ces mots, il sortit, & la laissa dans une agitation extrême.

La semaine suivante le Prince donna un grand bal à toute sa Cour, afin de célébrer le jour de sa naissance. Il pria le Comte & la Comtesse de Loebau de s'emparer des habillemens de Sophie, afin d'avoir occasion de lui faire un présent sans blesser sa délicatesse.

Deux jours avant le bal, le bruit

ſe répandit par tout que le Prince avoit donné une magnifique garniture de diamants à Miſs Sternheim, & qu'on le verroit lui-même porter ſes couleurs pendant toute la fête. Seymour ſe livra à un tranſport de rage & d'indignation en apprenant cette nouvelle; Derby en conçut auſſi des ſoupçons, qu'il réſolut d'éclaircir, en ne la quittant pas un inſtant durant tout le bal.

Rien de plus enchanteur, de plus ſéduiſant, que l'entrée de Sophie dans la ſalle, préparée pour cette fête. La Comteſſe la précédoit déguiſée en vieille, une lanterne à la main, de grandes liaſſes de chanſons attachées devant & derriere elle : le Comte jouant de la flutte, en quoi il excelloit, & Sophie l'accompagnant de ſa guitarre, formoient ſon cortége; ils furent ſe placer ſous la loge du Prince, où ils ne furent pas plutôt arrivés

que l'orcheſtre ſe tut, pour qu'on put mieux les entendre; la danſe fut ſuſpendue, tout le monde fit cercle autour d'eux pour écouter de très-jolis couplets que Sophie chanta avec toute la grace imaginable.

Seymour en *domino*, appuyé contre une croiſée, examinoit toute cette ſcéne avec des mouvemens convulſifs, tandis que le Prince, en habit de Vénitien, contemploit de ſa loge cette agréable ſirène, & la dévoroit des yeux; le deſir & l'eſpérance brilloient dans ſes regards; il lui donna à peine le tems d'achever ſa chanſon, que l'applaudiſſant avec tranſport, il ſe hâta de deſcendre, & vint la prendre pour danſer un menuet avec lui. Les préſens du Prince dont elle étoit parée, la complaiſance qu'elle avoit eue de venir chanter devant ſa loge, ſurtout ſachant qu'il s'étoit déclaré ſon admirateur, la firent regarder par

tous ceux qui ſe trouvoient au bal, comme ſa maîtreſſe : ces ſoupçons s'accrurent encore conſidérablement, lorſqu'un quart-d'heure après, le Prince, ſe démaſquant, parut avec les couleurs de Miſs Sternheim ; ils dansèrent enſemble pluſieurs allemandes, dans leſquelles il la ſerra de près, la prit dans ſes bras, la fit voltiger avec une extrême rapidité d'un bout à l'autre de la ſalle, profitant de tout ce que ce genre de danſe donne de liberté, j'ai failli dire, d'indécence, pour ſatisfaire ſa paſſion naiſſante. Sophie eſſaya pluſieurs fois de ſe dégager, mais il la retint toujours, la ſerrant de toute ſa force. Enfin après avoir fait durer cette danſe le plus long-tems qu'il lui fut poſſible, il la reconduiſit à ſa place ; auſſi-tôt un *domino* blanc s'approcha d'elle, & lui dit quelques mots, que perſonne qu'elle, ne put entendre. Sophie ne

lui répondit que par un geſte extraordinaire, elle mit une main ſur ſon cœur, étendit l'autre vers lui: mais il s'échappa ſur le champ, & ſe mêlant dans la foule, il diſparut de la ſalle. Miſs Sternheim ſe levant en même tems, & courrant d'une vîteſſe inconcevable, ſortit à ſon tour ſans dire un ſeul mot à perſonne. Derby qui avoit examiné attentivement tout ce qui venoit de ſe paſſer, ne perdit jamais de vue le *domino* blanc, il le ſuivit juſques dans un cabinet, où, en ôtant ſon maſque, il reconnut en lui le Lord Seymour. Celui-ci l'apperçut trop tard, & ſe ſauva auſſi-tôt précipitamment, laiſſant Derby fort intrigué de la converſation qu'il venoit d'avoir avec ſa maîtreſſe; il ordonna à John ſon valet de chambre, de la ſuivre par tout où elle iroit, ce qu'il exécuta fidellement, car il ne la quitta qu'après l'avoir vue entrer dans

une chambre particulière où étoient ſon oncle & ſa tante.

Sophie n'y fut pas plutôt, qu'arrachant de ſes cheveux tous ſes diamants, elle les jetta avec indignation. Son oncle s'approchant pour en ſavoir la cauſe, elle détourna la vue, & lui dit d'un ton mêlé d'indignation, de mépris & d'amertume; par où ai-je mérité, que vous ſacrifiez mon honneur à la paſſion déteſtable du Prince? En même tems elle délia d'une main tremblante, les cordons qui tenoient ſon maſque, ainſi que le ſuperbe collier qu'elle avoit à ſon col, & qu'elle mit en pièces. Au moment où cette ſcéne ſe paſſoit, le Prince qui avoit remarqué ſon évaſion, & qui en avoit conçu de l'inquiétude, accourut précipitamment & entra dans la chambre ſuivi du Comte de F.***. Se trouvant alors preſque ſeule avec elle, il ſe

jetta à ſes genoux, la conjura dans les termes les plus tendres & les plus ſoumis, de lui expliquer la cauſe de ſa frayeur, & en quoi il avoit eu le malheur de lui déplaire. Pour toute réponſe, elle répandit un torrent de pleurs, & eſſaya de ſe retirer; mais il la retint, lui proteſtant qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à la laiſſer aller, qu'elle ne lui eût accordé le pardon d'une faute qu'il ignoroit encore, & qu'il n'avoit commiſe que par imprudence, puiſque pour tout au monde, il n'eût pas voulu lui occaſioner la moindre peine.

Que ſignifie donc cette poſture humiliante? répondit-elle avec fierté; La croyez-vous propre à réparer ma réputation que vous avez perdue devant toute votre Cour? Oh Madame! continua-t-elle en s'adreſſant à la Comteſſe, quelle indignité! ô mon pauvre père! en quelles mains m'avez-

vous remise? En achevant ces mots, il lui prit un tremblement si violent, que quoiqu'appuyée contre une chaise, elle eut grande peine à se soutenir. Le Prince, avec toute la tendresse d'un amant pénétré, s'efforça en vain de la calmer, en lui protestant qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'elle jugeroit nécessaire pour la tranquillisér.

Il n'est plus en votre pouvoir; lui dit-elle, de me rendre cette tranquillité, ce repos du cœur dont vous m'avez privée. — Ma tante ayez pitié de ma situation, & reconduisez-moi chez vous. Le Prince voyant que son tremblement redoubloit, en fut vivement allarmé; il courut lui-même commander qu'on lui amenât son carrosse, & qu'on fit venir son premier Médecin.

La Comtesse de Loebau ne fut pas plutôt seule avec sa nièce, qu'elle eut la barbarie de lui faire des re-

proches de sa conduite. Sophie se contenta de lever les yeux au ciel, & de répandre des larmes en abondance. Le Prince rentra le moment d'après, accompagné d'un médecin, qui après avoir tâté le pouls à cette vertueuse fille, déclara qu'elle avoit une fiévre ardente, qu'il craignoit même qu'elle ne fut suivie de convulsions; l'effet ne tarda pas à confirmer son expérience; la pauvre Miss Sternheim en essuya peu après, de très-violentes. Le Prince l'ayant recommandée fortement aux soins de son médecin, & n'osant lui présenter le bras, la pria de prendre celui du vieux Docteur, avec l'aide duquel, quoique d'un pas chancelant, elle sortit de la chambre. La Comtesse y resta un moment après elle, voulant avoir avec le Prince une conversation relativement à sa nièce; mais il lui imposa silence, & lui dit avec courroux, vous m'avez trompé, Madame,

fur le compte de cette fille refpecta-ble; en achevant ces mots, il fortit fans vouloir l'écouter, & la Comteffe fe vit forcée d'en faire de même.

Le bal finit peu de tems après; mais ce ne fut pas fans que tous les mafques s'entretinffent tout bas en-tr'eux de cette aventure fingulière; prefque tous blâmoient la conduite de Mifs Sternheim. On peut être ver-tueufe., dit une Dame, fans faire une pareille fçéne. Ne diroit-on pas, s'écria une autre, que c'eft la pre-mière perfonne que le Prince ait ai-mée, ma foi j'en connois bien d'autres qui la vaillent pour le moins, & qui n'ont point été auffi revêches. En vé-rité, reprit une troifiéme, on peut défendre fon honneur, fans mettre le public de moitié, & le prendre à témoin de ce qu'on veut faire.

Auffi tôt après le bal, Derby ap-prit de fon valet, avec une furprife ex-

trême, que Seymour venoit de partir en poste, en voiture à six chevaux, sans personne avec lui qu'un domestique de confiance. Il courut vîte chez le Comte de Loebau pour y apprendre des nouvelles de sa nièce. Il trouva la porte de l'hôtel ouverte, entra dans la cour, & appercevant de la lumière dans un appartement, il se hasarda de s'avancer de ce côté-là, toujours sans rencontrer une seule personne; à peine étoit-il dans l'antichambre, qu'il entendit la voix de Sophie, dans une salle voisine, ce qui lui fit le plus grand plaisir, & le rassura sur la crainte qu'il avoit que Seymour ne fût parti avec elle. Cela l'encouragea au point que voyant paroître une fille de chambre, il lui fit signe de venir lui parler; celle-ci accourut aussitôt, & quoiqu'elle ne le connut pas, elle obéit, lorsqu'il lui dit de fermer la porte. Elle lui demanda ensuite

en quoi elle pouvoit lui être utile. Derby lui dit son nom ; s'informa en termes très-polis, & même respectueux, comment se portoit sa maîtresse ? lui dit qu'il avoit pour elle l'attachement le plus vif, l'estime la plus sincére ; il la conjura presqu'à genoux, de vouloir bien lui en donner tous les jours des nouvelles. Il lui dit qu'il avoit été témoin de la noblesse avec laquelle elle avoit soutenu son caractère ; qu'il la respectoit, l'adoroit, & étoit prêt à sacrifier sa vie pour elle. Enfin il fut si bien persuader cette fille dans cette conversation, qu'elle lui promit de le revoir le lendemain, & de lui rendre tous les services qui dépendroient d'elle. Derby la quitta alors, & sortit transporté de joie, roulant mille projets avantageux dans la tête.





AVENTURES DE Miss SOPHIE STERNHEIM.

Seconde Partie.

Fourberie du Lord Derby. — Sophie est dupe de sa bonne foi. — Elle se sauve de chez son oncle. — Perfidie de Derby. — Sophie se refugie chez son amie Émilie. — Détresse du Lord Seymour en découvrant son malheur. — Sophie change de nom, & joue un nouveau rôle.



MYLORD G. * * * oncle du Lord Seymour, & Ambassadeur d'Angleterre, se trouvoit alors à la Cour du Prince de W. * * *, où il s'étoit intéressé vivement pour Sophie, qui lui

avoit été recommandée par un de ſes parens qui demeuroit à Florence. Il avoit été préſent à tout ce qui s'étoit paſſé à la maſcarade, & il ſoupçonnoit fortement le *domino* blanc d'être la cauſe de l'indiſpoſition de Sophie; car quoique ce dernier lui eut parlé très-bas, il lui avoit néanmoins entendu dire qu'elle avoit foulé aux pieds toutes les loix de l'honneur & de la décence, en paroiſſant ainſi en public, ornée des préſens du Prince, des habits, & des diamants que tout le monde ſavoit qu'il avoit choiſis pour elle, & qu'on ne pouvoit, par conſéquent regarder que comme un dédommagement de ſa vertu.

Cependant la maladie de cette aimable fille continuoit; & le Comte de Derby qui ne perdoit pas ſon objet de vue, qui d'ailleurs avoit un génie fertile en intrigues, trouva moyen de lui faire parvenir une infini-

té de lettres ſuppoſées, par leſquelles il l'informoit que le Comte de Loebau étoit réſolu de la ſacrifier à ſes intérêts ; il lui prouvoit en même tems, que la Comteſſe n'étoit guères plus digne de ſon eſtime & de ſa confiance. Il eut une conférence particulière avec la fille de chambre, à qui il demanda ſi elle croyoit pouvoir réuſſir à engager ſa maîtreſſe à l'épouſer. Je cours de grands riſques, ajouta-t-elle, en lui faiſant cette propoſition; mais quoiqu'il puiſſe m'en couter, je ſuis réſolu de tout ſacrifier pour la tirer le plutôt que je pourrai, des mains des parens indignes qui ſont chargés de ſa conduite. Mon deſſein eſt de la ramener en Angleterre, où elle ſe trouvera dans le ſein d'une famille à qui ſon honneur & ſa réputation feront plus précieux qu'un motif d'ambition ou de fortune. Cette fille qui étoit vraiment attachée à ſa

maîtreſſe, fut enchantée d'entendre Derby lui parler de la ſorte, elle ſe chargea volontiers d'une lettre de ſa part, qu'elle promit remettre à Miſs Sternheim, dès qu'elle la trouveroit ſeule. Effectivement, après avoir rendu compte à Sophie des bonnes intentions de Mylord Derby, des riſques qu'il vouloit bien courir pour conſerver ſon honneur, elle lui donna la lettre. Celle-ci une fois acceptée, ne tarda pas à être ſuivie de pluſieurs autres, dans leſquelles il ne ceſſoit de lui renouveller l'offre de ſa main & de ſa fortune : conſentant même, diſoit il, de l'épouſer en ſecret pour qu'il couruſſent l'un & l'autre moins de riſques ; cette correſpondance dura plus de quinze jours, & peut-être eût-elle finie par être abſolument inutile, ſans les préparatifs magnifiques qui ſe faiſoient alors à la Cour pour la réception des Princes & Prin-

ceſſes de * * * ; ce qui détermina Sophie à éviter de ſe trouver à cette nouvelle fête, & à l'épouſer en particulier le jour même déſtiné à célébrer l'alliance de ces Princes. Elle écrivit une longue lettre qu'elle laiſſa à ſa tante, où elle lui déclaroit avec une noble fierté, & d'un ſtile plein de reſſentiment, qu'elle fuyoit une maiſon où ſa vertu avoit couru tant de dangers, pour ſuivre un époux digne d'elle; qu'elle abandonnoit à ſon oncle trois années de ſon revenu, pour ſuivre le procès qu'il avoit alors à ſa charge : elle promettoit lui donner des nouvelles plus détaillées, auſſi tôt ſon arrivée à Florence, où elle comptoit trouver un aſyle chez le Comte de * * *, à qui elle avoit l'honneur d'appartenir d'aſſez près : elle faiſoit préſent au Curé de tous ſes bijoux pour les diſtribuer aux pauvres. Quand elle eut fini cette longue

épître, elle en fit deux autres, l'une pour le Prince, l'autre pour le Lord G*** oncle de Seymour, qui l'avoit présentée à la Cour, & pour qui elle avoit beaucoup d'estime.

Le jour de la fête arrivé, Derby pour éviter tout soupçon, passa la journée entière à la Cour, & se trouva à tous les divertissemens publics. Il attendit le moment où la foule augmentoit pour se dérober, monter en carrosse, & voler chez le Comte de Loebau, où John, son fidèle valet, l'attendoit déguisé en ministre. Il avoit appris par cœur toute la liturgie, afin de jouer le rôle d'Aumônier de l'Ambassadeur d'Angleterre, qui devoit leur donner la bénédiction nuptiale. Il s'étoit muni à cet effet, d'un habit noir & d'une perruque ; & s'étoit exercé à parler un mauvais Allemand pour mieux jouer son personnage. Au moment indiqué, il entra avec Derby

chez Miſs Sternheim, qui s'avança d'un pas chancelant, conduite, ou plutôt trainée par ſa fille de chambre; elle étoit cependant parée élégamment, mais elle brilloit encore plus par ſes graces & par ſon éclat naturel. Son courage parut l'abandonner en ce terrible moment : elle s'arrêta, elle héſita : Derby ſe précipitant auſſi-tôt à ſes pieds, lui prit la main, la ſerra tendrement dans la ſienne, en s'écriant avec tranſport; enfin cette main eſt-elle à moi? conſentez-vous à me l'accorder, à me rendre heureux pour la vie? Oui, répondit-elle en ſoupirant, & en appuyant celle de Derby contre ſon cœur; John qui n'attendoit que ce ſignal, s'avança alors, prononça un petit diſcours en anglois, balbutia les prières uſitées, & leur donna la bénédiction nuptiale. Sophie demeura quelque tems comme abſorbée dans

ſes réflexions, toute ſurpriſe & gardant le ſilence ; enfin levant les mains au ciel, & preſſant celle de Derby contre ſon ſein, Mylord, lui dit-elle, je n'ai plus maintenant d'autre ſoutien que vous, & le témoignage de ma conſcience. Le ciel vous récompenſera du ſecours que vous m'avez donné, & mon cœur en conſervera une reconnoiſſance éternelle. Derby l'embraſſa avec émotion, lui prodigua les aſſurances d'un amour & d'une fidélité inviolables. Sophie ſe retira enſuite pour ſe déguiſer en cavalier, & s'échapper plus aiſément de chez ſon oncle. Elle monta dans la voiture de ſon mari, avec ſa fille de chambre, eſcortée de John qui avoit quitté ſon déguiſement, & qui étoit chargé de la conduire.

Mylord Derby auſſi-tôt qu'elle fut partie, ſe hâta de retourner au bal, où perſonne ne s'étoit apperçu de ſon

abſence ; il ſe mêla gaiment dans les groupes les plus animés, riant en lui-même de voir le Prince détourner ſes regards de toutes les danſes angloiſes, pour ne point ſe rappeller un ſouvenir trop cher. Mais l'inſtant d'après, la ſuite de Sophie fut découverte, & devint la nouvelle publique, cela occaſiona une rumeur conſidérable dans le bal, & fournit matière à mille conjectures.

Cependant le Lord Seymour de ſon côté, n'eut pas plutôt perdu Sophie de vue, qu'il commença à réfléchir avec inquiétude & regret, aux reproches qu'il lui avoit faits, ſur l'indiſcrétion de ſa conduite. J'ai réduit au déſeſpoir, s'écrioit-il avec impétuoſité, la plus noble, la plus reſpectable de toutes les filles; j'ai occaſioné ſon malheur, en la forçant à prendre une réſolution violente; me voici maintenant éloigné de ce char-

mant-objet, ſans avoir perſonne qui puiſſe m'en donner des nouvelles; je ne ſais ce qui peut lui être arrivé, mais mon cœur me la peint dans l'infortune. Plein de ces triſtes réflexions, il retourna à * * *, & ſe rendit chez ſon oncle. Celui-ci le reçut avec beaucoup d'amitié, & lui fit part de la lettre que Sophie venoit de lui écrire; l'aſſurant que tout ce qu'on avoit dit d'elle étoit très-faux, qu'elle étoit toujours vertueuſe; que dans une lettre qu'elle avoit écrite au Prince, elle y béniſſoit le maſque blanc qui lui avoit ouvert les yeux ſur l'intrigue abominable qui ſe tramoit contre elle. N'achevez pas, Mylord, s'écria alors Seymour, c'eſt moi qui étoit ce maſque; c'eſt moi qui eus la barbarie de lui faire ces reproches; c'eſt moi qui ſuis cauſe de tout par ma précipitation à m'éloigner de ſa préſence. Mylord G. * * *

voyant la douleur & l'agitation de ſon neveu, fit tout ce qu'il put pour le calmer; & quand il fut un peu plus tranquille, il convint avec lui d'envoyer un courier à Florence. Le Prince en fit autant, & en même tems conſulta le Comte ſur le ſort de ſon adorable nièce. Il apprit par ſa réponſe qu'il ignoroit comme eux le lieu qu'elle avoit choiſi pour ſa retraite, que toutes ſes informations n'avoient pu lui procurer aucun éclairciſſement, que tout ce que la Comteſſe avoit pu conjecturer, d'après une lettre aſſez mal écrite qu'on avoit trouvée dans ſa chambre, c'eſt qu'elle avoit épouſé un Gentilhomme Anglois, & qu'elle étoit partie pour Florence; mais les couriers revinrent de cette ville ſans avoir pu découvrir le lieu de ſon aſyle.

Auſſi-tôt que le Lord Derby put quitter la Cour ſans faire naître de

ſoupçons, il vola rejoindre Sophie, qui demeuroit dans un village écarté, ſans connoître une ſeule perſonne de celles qui étoient autour d'elle, ſi ce n'eſt ſa fille de chambre. Elle attendoit avec impatience le moment de ſe rendre chez ſes parens à Florence. Auſſi-tôt qu'elle apperçut ſon mari, elle fit ſon poſſible pour lui faire un accueil agréable; mais elle ne put l'empêcher de remarquer ſa triſteſſe, & un air de contrainte qui perçoit, malgré ſes efforts, dans toute ſa contenance. Sa voix même étoit altérée & tremblante. Que je vous voie au moins ſourire, ma chere Sophie, lui dit-il, en entrant; votre chagrin me rendroit le plus malheureux des hommes; en même tems il ſe jetta à ſes pieds, & lui prit la main qu'il baiſa tendrement. Mylord, lui répondit-elle en pleurant, ne ſoyez point irrité, je vous en conjure, de me voir encore auſſi ſenſi-

blement touchée de mes infortunes; vos bontés m'en auront bientôt fait perdre le souvenir. Les jours suivans elle s'étudia à paroître plus gaie, afin de lui plaire; Derby de son côté, lui donna plusieurs livres anglois, où le plaisir étoit peint avec tant de feu, d'agrément, & d'une manière si voluptueuse, qu'il se flatta que son imagination en seroit un peu échauffée; mais après les avoir parcouru fort légèrement, sa vertu les lui fit condamner aux flammes. La perte de ses livres, & le mauvais succès de ses projets, diminuèrent beaucoup la passion de ce jeune libertin; sa femme s'apperçut de ce changement, & le supporta avec courage; mais mille petites circonstances, ses efforts même pour paroître heureuse, & lui témoigner sa tendresse, le convainquirent qu'il n'étoit point aimé d'elle. La mort de son frère aîné qui arriva en ce

tems, fit bientôt prendre une tournure nouvelle à la conduite qu'il avoit eue jusqu'alors pour elle. La jalousie commençoit à prendre la place de l'amour, il ne put entendre sans émotion l'éloge entousiaste qu'elle faisoit quelquefois des vertus de Seymour. Il prit donc le parti de la quitter & de retourner en Angleterre, lui promettant de ne pas tarder à la rejoindre.

Sophie fut quelque tems sans avoir de ses nouvelles; John même étoit aussi parti pour aller trouver son maître; il revint quelques jours après, & lui en rapporta une lettre. Elle l'ouvrit avec empressement, mais elle ne put l'achever sans changer de couleur: elle pâlit & resta sans mouvement comme une statue; enfin sans dire un seul mot, elle la mit en pièces, ainsi qu'une lettre de change de six cens guinées qui y étoit incluse. Par-

tez, partez, je n'ai rien à ajouter de plus, dit-elle ensuite à John, la douleur & l'indignation peintes sur les lèvres. Celui-ci ne fut pas plutôt sorti, que se laissant tomber à genoux, les bras levés vers le ciel, & les mains jointes, elle resta plus de deux heures dans cette situation, paroissant tout-à-fait insensible. Sa fille de chambre entrant, & la trouvant dans cette position; Derby m'a trompée, lui cria la pauvre Sophie d'une voix à peine intelligible; il m'a quittée à jamais; notre mariage est faux, supposé; il ne me reste plus que la mort à attendre.

Cette fille fit ce qu'elle put pour la consoler; mais Sophie ne l'entendit point, elle réfléchissoit au parti qui lui restoit à prendre; elle résolut de se rendre chez sa chère Émélie, la nièce de son Curé, avec qui elle étoit étroitement liée, & d'y rester cachée, afin

afin de dérober sa honte aux yeux du monde. Trois cens guinées faisoient toute sa fortune ; elle en donna cinquante à deux orphelins qui demeuroient dans la maison où elle se trouvoit, & cinquante autres aux pauvres du Village ; elle fit quelques autres actions charitables, qui épuisérent sa bourse. Ses diamans, un coffre qui contenoit ses habillemens, furent les seules choses qu'elle emporta avec elle. Ensuite elle partit avec la sœur d'Émilie, qui, par hasard, s'étoit trouvée le triste témoin de sa détresse.

Elles arrivèrent à Vaels, Ville voisine de l'Alsace, où demeuroit son amie. Émilie & son Époux la reçurent avec l'accueil le plus amical ; ils compatirent à ses malheurs, employèrent tous leurs soins, pour rendre le calme à son ame, & lui faire oublier ses infortunes. Sophie,

de ſon côté, s'occupa à inſtruire & former une jeune fille, dont elle avoit confié l'éducation à ſon amie, avant ſon départ du château de Sternheim : elle changea de nom, & ſe fit appeller Miſtris Leidens, par alluſion à ſon ſort malheureux, ce mot ſignifiant *ſouffrance* : elle ſe fit paſſer pour la veuve d'un Officier, afin qu'on ne pût découvrir ſa retraite.

Mais il eſt tems de retourner à Derby, & de voir la conduite qu'il mena en Angleterre. Il étoit devenu depuis ſon retour l'ami & le confident du Lord Seymour, qui ne ceſſoit de déplorer devant lui la perte de Sophie, qu'il appelloit la plus digne de toutes les femmes. Ce traître s'amuſoit de ſes lamentations, & ſe moquoit de lui dans le fond de l'ame. Seymour ne ceſſoit d'envoyer des Courriers à Florence & de tous côtés, mais ſon perfide ami les arrêtoit, ou

plutôt les empêchoit de réussir dans leurs recherches. L'absence de John ayant fait naître quelques soupçons dans l'esprit de Seymour, Derby en profita adroitement; il conseilla à son ami de visiter sa chambre, ils y trouvèrent quelques morceaux de papier déchirés qui suffirent cependant pour persuader Seymour que Derby étoit le libérateur & le conservateur de l'innocence de sa maîtresse; cette découverte étoit accompagnée de petites circonstances qui prêtoient à cette jeune personne des idées peu délicates, & un grand penchant à la volupté, ce qui changea la tendresse de Seymour en mépris, & arrêta totalement le cours de ses recherches. Il commençoit même à rétablir la paix dans son cœur, & à partager la tendresse de Miss E***, lorsqu'un ordre inattendu de sa Cour l'obligea de partir aussi-tôt avec son

oncle pour l'Allemagne. Dans le cours de ce voyage, son postillon s'étant un soir trompé de chemin, conduisit leur voiture dans une auberge écartée, où ils se préparoient à descendre, quand l'hôtesse accourant au-devant d'eux, leur cria de toute sa force : » ma foi, Messieurs, si vous êtes An-» glois, comme vous me le paroissez, » vous pouvez partir, il n'y a point » de place ici pour vous, car j'ai bien » juré qu'aucun d'eux ne mettroit » le pied dans ma maison ; vous » n'avez qu'à aller coucher dans la » forêt, si bon vous semble « Seymour étant parvenu avec peine à se faire écouter, jugea qu'il falloit qu'il y fût arrivé quelque chose d'extraordinaire & de bien fort, pour empêcher l'avidité qu'ont ordinairement ces sortes de gens à se procurer une bonne aubaine.

Il parla à cette femme très-amica-

lement, & lui demanda quelle raiſon elle avoit de refuſer de les recevoir; vous empliriez ma maiſon d'or & de diamans, lui répondit-elle, que je ne permettrois pas qu'aucun de votre nation y entre. Rien ne me fera rompre le vœu que j'en ai fait à l'occaſion d'une jeune Demoiſelle, la plus belle, la plus ſage, la plus méritante de tout l'univers, qu'un de vos maudits Mylords a trompée le plus vilainement poſſible. La curioſité des deux Seigneurs Anglois augmentant à ces mots, & voyant qu'ils ne pouvoient en tirer davantage de cette femme, dont le reſſentiment s'exhaloit en invectives, ils appellèrent le fils de la maiſon qu'ils virent à la porte, ils lui demandèrent pourquoi ſa mère avoit une averſion auſſi forte contre la nation Angloiſe. Mylords, répondit ce jeune homme, il y a environ ſix mois qu'un gros Sei-

gneur de votre pays envoya ici sa femme; je ne crois pas qu'il y en ait une pareille, une aussi charmante sur la terre; c'étoit la bonté, la vertu, la sagesse incarnée; elle habilla nos parens, nourrit les orphelins, aida nos pauvres, fit tant de bien, que nous l'aimions tous plus que nous-mêmes. Mais ce traître de Mylord, après avoir passé ici quelque tems avec elle, partit pour l'Angleterre: peu de jours après, un de ses domestiques arrive à cheval, apporte à cette Dame une lettre, & nous dit que nous ne reverrions plus son maître. Ma mère qui n'auguroit rien de bon de tout cela, courut vîte dans la chambre de cette Dame, pour savoir le contenu de la lettre; elle la trouva toute en pleurs, & lui entendit dire à sa fille-de-chambre, que son mariage n'avoit été qu'une feinte, qu'une fourberie insigne dont

elle étoit la victime. Effectivement, elle voulut absolument partir de chez nous quelques jours après cette fatale découverte ; mais elle étoit si foible, si pâle, si incommodée, qu'elle sera sûrement morte en route. Depuis ce moment, ma mère a pris une ferme résolution de ne jamais plus admettre d'Anglois chez elle ; mais vous autres, Messieurs, vous me paroissez d'honnêtes gens, descendez, je vous en prie, je tâcherai de l'appaiser. O mon oncle ! s'écria Seymour tout hors de lui, ce ne peut être que Sophie ! Derby l'aura trompée ; c'est un traître, un scélérat ! mais je jure qu'il en portera la peine ; sa perfidie ne demeurera point impunie, il y a long-tems que je le soupçonne. — Non, non, plus je réfléchis, plus je vois qu'aucun autre que lui ne sauroit être coupable d'une atrocité semblable. L'hôtesse qui entra

alors, les mit bientôt au fait de toute l'affaire; ils ne doutèrent plus que Derby ne fût le coupable. Cette femme leur montra ensuite une miniature que Sophie avoit faite, tandis qu'elle demeuroit chez elle. La beauté du dessein, la délicatesse des traits convainquirent Seymour, que nul autre que cette charmante personne n'eût été capable de faire un si bel ouvrage. Il se le procura pour quelques guinées, ne cessa de l'admirer & de le porter à ses lèvres.

Le lendemain, l'agitation de son esprit lui occasiona une fièvre légère, il employa toute la journée à chercher à découvrir quelque chose de nouveau, qui concernât ce cher objet de sa tendresse; mais ses recherches furent inutiles : il ne put se procurer aucune nouvelle satisfaisante, ni savoir ce qu'elle étoit devenue depuis son départ de cette auberge. Il se

vit donc réduit à continuer son voyage avec son oncle, sans espérance de la revoir davantage.

Sophie qui n'avoit plus d'autre projet que de finir ses jours dans la retraite, vendit tous ses diamans, même ceux qui entouroient les portraits de son père & de sa mère; elle se défit aussi de ses bijoux, afin de vivre de la somme qu'elle espéroit en retirer, & de se procurer par là les moyens de faire du bien aux pauvres, son but étant d'ajouter des petits présens aux instructions qu'elle donnoit aux jeunes filles de son voisinage. Ce plan qu'elle mit à exécution, fut l'origine du reste des événemens de sa vie. Parmi ses écolières, se trouva la fille d'une Dame très-riche; cet enfant ayant montré à sa mère quelques uns de ces jolis ouvrages que Sophie lui avoit appris à faire, celle-ci les trouva si beaux,

qu'elle voulut connoître sa maîtresse. Elle ne fut pas long-tems avec elle sans en être enchantée ; elle lui trouva tant de mérite, qu'elle pria le mari d'Émilie d'engager Mistris Leidens à venir demeurer chez elle, lui promettant d'y fonder à ses dépens une école de charité, si elle vouloit suivre son goût pour l'instruction de la jeunesse. Mistris Leidens, quoique fort flattée de cette promesse, ne vouloit point d'abord y consentir, de crainte de se faire trop connoître ; mais Émilie insista si fortement, en lui représentant qu'elle ne pouvoit trouver une meilleure occasion de faire du bien, que cette fille vertueuse ne pût se refuser à un pareil motif : d'ailleurs, la crainte d'être à charge à son amie, quoiqu'elle lui payât une forte pension, acheva de la déterminer à accepter cette offre.

Elle s'habilla fort simplement : une

robe de toile rayée, parfaitement faite sur sa taille, une jupe pareille, un grand mouchoir sur le cou, un tablier fort-long (car elle ne pouvoit oublier les modes Angloises) composoient toute sa parure. Elle cacha ses beaux cheveux sous un grand bonnet qui ne laissoit voir qu'une partie de son visage. Son but étoit de se déguiser; mais la délicatesse de ses traits, la beauté de ses yeux, son sourire plein de bonté, sa taille, la noblesse de son port, & plus que tout cela, un certain air de mélancolie & de tristesse, qui se remarquoit sur sa figure, attiroient tous les regards sur elle. Son départ de chez Émilie affligea toute cette famille, qui ne s'y étoit prêtée que pour lui procurer un plus grand bien-être. Il y avoit trois grandes lieues de-là, jusques chez Mistris Hill, qui est le nom de la Dame chez qui elle

alloit faire sa résidence ; ainsi elle dit adieu à son amie, avec qui elle ne pouvoit plus s'entretenir que par lettres.





AVENTURES DE SOPHIE STERNHEIM.

TROISIEME PARTIE.

Sophie part pour l'Angleterre. — Rencontre étrange & imprévue. — Son Enlévement, son exil. — Attentat contre sa vie. — Sa délivrance. — Repentir de Derby. — Elle est retrouvée par ses meilleurs amis. — Générosité de Mylord Rich. — Mariage de Sophie. — Vie heureuse qui en est la suite.



SOPHIE en arrivant chez Mistris Hill, y trouva une Dame Angloise, nommée Lady Summers, qui étoit venue passer quelque tems chez son amie ; cette Dame y vit avec ad-

miration les progrès rapides que les écolières de la prétendue Miſtris Leidens faiſoient ſous une auſſi bonne maîtreſſe ; car non ſeulement elle leur apprenoit toutes ſortes d'ouvrages agréables & utiles, mais elle s'appliquoit ſur tout à leur former l'eſprit & le cœur, à leur faire aimer la vertu. Lady Summers en conçut une telle eſtime pour l'infortunée Sophie, qu'elle réſolut de l'enlever à ſon amie, & de l'emmener avec elle en Angleterre ; elle fit tant d'inſtances à ce ſujet à Miſtris Hill, que celle-ci conſentit à la laiſſer partir. Mais il ne lui fut pas auſſi aiſé d'y engager Sophie, qui ne s'y détermina qu'avec beaucoup de peine, & après avoir obtenu qu'on mit à ſa place une autre perſonne capable de continuer les inſtructions qu'elle avoit commencées de donner à ſes jeunes élèves. Elle s'embarqua peu de tems après, avec

ſa nouvelle protectrice, dans un vaiſſeau qui les conduiſit ſans accident à Harwick, d'où elles ſe rendirent à Summershall, campagne appartenante à cette Dame, dans la Province de Northumberland.

Lady Summers étant immenſément riche, & tenant un certain état, recevoit chez elle aſſez nombreuſe compagnie : dans le nombre de ceux qu'elle voyoit le plus fréquemment, ſe trouvoit un Seigneur d'un mérite diſtingué, nommé Mylord Rich qui, dès la première fois qu'il vit Miſtris Leidens, ſe ſentit fortement prévenu en ſa faveur; cette inclination s'accrut très-vîte en peu de tems; & dès qu'il commença à la connoître un peu mieux, il fut ſi ſatisfait de ſon choix, qu'il lui fit les propoſitions les plus avantageuſes, l'aſſurant qu'il ne deſiroit rien avec plus d'ardeur, que de s'unir à elle. La franchiſe de mon

caractère, ma chère Mistriss, lui dit-il, doit vous être connue depuis le tems que nous nous trouvons ensemble; ma bouche, fidèle interprète de mon cœur, n'a jamais parlé que son langage; consentez donc à me rendre heureux; j'ose espérer que votre sort ne sera pas à plaindre. Sophie, surprise de cette proposition de la part d'un homme qu'elle respectoit, ne put lui répondre un seul mot; ses pleurs coulèrent en abondance, aussitôt qu'elle l'entendit parler de mariage. Que vois-je, s'écria-t-il alors! Vous pleurez, qu'y a-t il donc dans mon discours qui puisse occasioner vos larmes? Ouvrez-moi votre cœur, ô la plus respectable des femmes! donnez-moi votre confiance, vous ne m'en trouverez pas indigne. Vous la méritez toute entière, Mylord, lui répondit-elle, votre générosité achève de me vaincre; je vais

vous le prouver en vous mettant au fait du sujet qui cause mes pleurs & qui m'a rendue à jamais malheureuse. — Elle alloit lui raconter ses tristes aventures, lorsqu'elle fut tout à coup interrompue par un domestique de Lady Summers' qui la pria de sa part de monter sur le champ dans son appartement, parcequ'elle avoit à lui parler relativement à quelques lettres qu'elle venoit de recevoir de Londres. Elle obéit aussi tôt, malgré la répugnance de Mylord Rich, qui la pria de méditer sur sa proposition, & de daigner lui donner une réponse favorable. Lady Summers la voyant entrer, lui dit qu'elle avoit à la consulter au sujet d'une nouvelle agréable qu'elle venoit de recevoir; elle lui apprit alors qu'elle n'avoit qu'une nièce, qui venoit de faire un mariage avantageux, en épousant le Lord N***, qui lui mandoit qu'il comp-

toit venir paſſer quelques tems chez elle avec ſa nouvelle épouſe, & qu'il arriveroit au plûtard ſous quelques jours. Maintenant, ajouta-t-elle, il nous faudroit imaginer quelque fête agréable pour les ſurprendre à leur arrivée, & leur témoigner la joie que j'ai de les voir. Vous ſavez la confiance que j'ai en vous, le goût préſide à tout ce que vous faites; je ſuis perſuadée que ſi vous voulez vous en mêler, ils n'auront pas le tems de s'ennuyer un ſeul inſtant, pendant le ſéjour qu'ils feront chez leur tante. Après avoir dit ces mots, elle donna la lettre à lire à Sophie, & ſe retira pour aller y répondre.

Quel ne fut pas le ſaiſiſſement de cette pauvre fille, de quelle horreur ne fut-elle pas pénétrée, lorſqu'ouvrant cette fatale lettre, elle reconnut l'écriture du Lord Derby, qui depuis la mort de ſon frère aîné, avoit pris le

nom de Mylord N***? Je laiſſe à juger de ſa ſituation en reconnoiſſant en lui le mari actuel de la nièce de Lady Summers. Elle ſe retira d'un pas chancelant, tâcha de gagner ſa chambre, pour y cacher ſa conſternation; & ne pas la laiſſer découvrir à ſa bienfaitrice. Elle ſentit alors vivement l'imprudence qu'elle avoit commiſe en conſentant à retourner en Angleterre. Hélas! s'écrioit-elle le cœur plein de chagrin & d'amertume, ce n'eſt point au ſort de ce malheureux que je porte envie, mais devois-je en être le témoin & la victime! ô ciel qui le permit, c'eſt à toi à me donner la force de ſupporter cette nouvelle adverſité; enſeigne-moi le parti qui me reſte à prendre.

Ce fut vraiment par un eſpèce de miracle qu'elle eut la force de réſiſter à ce nouvel aſſaut; mais ſa fermeté ne l'abondonnant point, elle

résolut de dissimuler, de tâcher de renfermer sa douleur en elle-même, d'aider Lady Summers dans les préparatifs qu'elle se proposoit de faire pour fêter ses hôtes; ensuite de feindre une indisposition, qui la forçant à garder le lit, fut une excuse suffisante pour l'exempter de paroître pendant leur séjour à cette campagne. Ayant pris cette résolution héroïque, elle alla rejoindre cette Dame, & l'aida en tout ce qui dépendoit d'elle.

Quelques jours après le Lord Rich, qui n'avoit pu, depuis la conversation dont nous avons rendu compte, trouver l'occasion de se rencontrer seul avec Sophie, l'ayant apperçue au moment où elle donnoit des ordres pour la décoration des appartemens, il l'engagea à les parcourir avec lui, & à lui expliquer les changemens qu'elle se proposoit d'y

faire. Lady Summers venoit précisément de la quitter, ainsi il espéroit avoir trouvé une occasion favorable de s'expliquer avec sa maîtresse. Il s'approcha d'une table où elle étoit occupée à assortir des fleurs d'Italie, & lui prenant la main, il lui dit d'un ton d'intérêt; qu'avez vous ma chère Mistris Leidens? vous ne vous portez pas bien; votre main est brûlante, je la sens trembler dans la mienne. Un certain air de tristesse & d'agitation perce à travers votre contenance, quoique vous affectiez un air d'enjouement, votre sourire n'est pas naturel, votre cœur n'est pour rien dans la gaité que vous faites paroître. Par une espèce de fatalité, Lady Summers rentra au moment où elle alloit lui répondre; de sorte que Mylord se retira de nouveau, sans avoir rien appris qui put le satisfaire. Peu de jours avant l'arrivée de Mylord

N.*** & de ſon épouſe, Sophie reçut un prétendu meſſage de Miſs Emmy, jeune perſonne qui demeuroit à quelque diſtance du Château, & avec qui elle étoit aſſez liée; elle la faiſoit prier de ſe trouver dans le parc aux *Daims*, où elle ſe rendroit de ſon côté pour y conférer avec elle de quelque choſe qui la touchoit de fort près.

Sophie ne manqua pas de ſe trouver au rendez-vous à l'heure indiquée: elle y attendit long tems ſon amie, & commençoit à s'impatienter, lorſqu'elle vit paroître une femme âgée de fort mauvaiſe mine, qui lui fit ſigne d'approcher: elle s'avança auſſitôt pour ſavoir ce qu'elle lui vouloit, mais à peine fut-elle auprès d'elle que cette prétendue vieille la ſaiſit par le bras, dans le même inſtant il ſortit du bois deux autres perſonnes maſquées qui entourèrent cette pau-

vre infortunée, lui mirent un baillon sur la bouche pour l'empêcher de crier, & malgré ses efforts l'entraînèrent sans qu'elle pût appeller du secours, ni même se faire entendre. Il la mirent ensuite dans un carrosse qui attendoit à l'entrée du bois, & la firent voyager toute la nuit, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la hutte d'un mineur dans les montagnes d'Écosse. Il lui restoit à peine un souffle de vie, lorsqu'ils la descendirent dans cette chaumière; son esprit fut pendant trois semaines, qu'elle passa dans cette triste habitation, d'un agitation extrême, elle ne savoit à quoi attribuer cette dure captivité; il lui étoit défendu de sortir du petit enclos qui entouroit cette maison, le mineur & sa femme ayant ordre de ne pas lui laisser passer ces bornes, & de veiller attentivement sur elle.

Ces trois ſemaines écoulées, le perfide Mylord N*** l'auteur ſecret de ſa détention, lui envoya John ſon confident ordinaire en pareilles circonſtances, lui faire les propoſitions ſuivantes : de partir avec lui pour ſe rendre à Windſor dans le voiſinage de Londres, où habitoit ordinairement ſon maître, qui ſeroit, dit-il, d'autant plus charmé de l'y revoir, que depuis quelque tems il ne ſe portoit pas bien, & qu'il s'ennuyoit d'y être ſeul, n'y ayant pas mené ſa femme pour laquelle il n'avoit pas la moindre inclination, ne l'ayant épouſée que par des raiſons de convenance; John remit auſſi de ſa part une lettre à Sophie, par laquelle il lui promettoit, au cas qu'elle conſentit à le venir joindre amicalement, à lui promettre de l'aimer plus qu'elle n'avoit fait, de faire caſſer ſon mariage avec Lady Alton, & de faire confirmer le leur, comme

plus ancien, plus conforme aux loix, & comme une réparation dûe à son mérite.

De toutes ces propositions insidieuses, ou plutôt de ces nouvelles insultes, dont Sophie ne fut pas la dupe, aucune ne la choqua autant que la vue du malheureux qui avoit servi d'instrument pour la tromper, en se déguisant en ministre, pour mieux abuser de sa confiance. Elle jetta sur lui un regard d'indignation, refusa ses offres avec mépris, & lui ordonna de se retirer de sa présence. Ce scélérat lui fit répéter son refus jusqu'à trois fois; alors écumant de rage, & furieux de voir ses projets dérangés, il la prit avec violence, la fit sortir de la maison, la traîna vers une vieille tour voisine, & en ayant ouvert la porte, il la poussa au milieu des ruines. Puisse-tu trouver ici la mort! lui dit-il, en même tems,

d'une voix de tonnerre, mon maître & moi ferons heureufement délivrés de toi, & de l'embarras que tu nous caufe. Après ce fatal arrêt, il referma la porte, & partit pour aller rendre compte à fon maître de fa conduite. Sophie paffa toute la nuit dans cette prifon ; pour comble d'infortune, & pour ajouter à l'horreur de fa fituation, il pleuvoit fort, & la tour étant à demi-découverte, elle fut toute mouillée tant de l'eau qui tomboit d'en haut, que de celle qui perçoit à travers la porte.

Afin que le Lecteur fache à quoi attribuer ce nouveau malheur qu'effuya Sophie, il faut lui apprendre que ce fut un trait de méchanceté de plus de la part de John ; ce miférable ayant été chargé par fon maître d'aller avertir Lady Summers fa tante, du féjour qu'il comptoit aller faire chez elle avec fa femme, il y

avoit reconnu Sophie, qui malheureusement ne se défioit point de lui, & il étoit retourné bien vîte avertir son maître qu'elle demeuroit chez sa tante, qu'ainsi il falloit qu'il se hâtât de l'éloigner, s'il ne vouloit que leur intrigue fut découverte. Mylord N *** qui avoit intérêt que la chose demeurât cachée, & que Lady Alton surtout n'en eut jamais connoissance, chargea John dont il connoissoit l'expérience en ce genre, de l'en délivrer, de tâcher de la prendre, & de la mettre en un lieu de sûreté, d'où elle ne pût plus les inquiéter par la suite. Sophie ne résista pas à un assaut aussi terrible, ses forces l'abandonnant, elle tomba sans connoissance & finit par essuyer des convulsions violentes. Après avoir été longtems dans ce triste état, elle revint enfin à elle-même, & fut très-surprise de se trouver dans son lit, entourée

de ses hôtes, qui l'ayant vue traîner dans cette tour y étoient allés le lendemain pour savoir ce qui lui étoit arrivé, & l'avoient rapportée chez eux sans connoissance, la croyant morte.

Sophie, dans le tems qu'elle demeuroit chez ce mineur, avoit fait connoissance avec une Dame du voisinage nommée Lady Douglas, qui l'ayant apperçue plusieurs fois se promener dans l'enclos de son exil, avoit été frappée de sa bonne mine, & de l'air de tristesse qui étoit peinte sur sa figure; les éloges que ses hôtes lui firent de sa douceur & de son bon caractère, l'engagèrent à aller voir cette jeune infortunée, & à se lier intimement avec elle. Ce fut à raison de cette connoissance, que Sophie, après avoir luttée long-tems contre la mort, se trouvant enfin un peu moins mal, fit prier le Chapelain de Lady Douglas de la venir

voir : cette Dame l'ayant appris, y vint avec son Aumonier : tous les deux furent très-étonnés de l'état pitoyable où ils la virent. Ils écoutèrent avec autant de surprise que de pitié, l'histoire de ses malheurs, que, depuis long-tems, ils étoient curieux d'apprendre. Lady Douglas lui envoya d'excellens cordiaux, lui procura tous les secours nécessaires; & quand elle la vit mieux, elle lui offrit sa maison & tout ce qui dépendoit d'elle, de la manière la plus obligeante; la priant de la regarder comme son amie, & de lui en donner une preuve en venant demeurer avec elle, ce que Sophie accepta avec autant de joie que de reconnoissance. Les gens de la maison où elle avoit été enfermée, eurent ordre de cette Dame, de creuser une fosse pour l'enterrement prétendu de leur jeune hôtesse. Elle leur recommanda de faire

courir le bruit de ſa mort, & ſur tout de la faire ſavoir à Mylord N ***, auſſi-tôt qu'il enverroit pour en avoir des nouvelles. Sophie, après avoir dit adieu à ces bonnes gens, les avoir remerciés des attentions qu'ils avoient eu pour elle, partit avec ſa nouvelle amie pour la terre du Comte d'Hopton ſon frère. Auſſi-tôt qu'elle y fut arrivée, elle écrivit à Lady Summers, pour l'informer de toutes ſes infortunes, & des circonſtances de ſon enlévement de chez elle, s'excuſant de ne les lui avoir pas fait ſavoir plutôt, par l'impoſſibilité de lui faire parvenir ſes lettres. De ſorte que cette Dame, qui n'en avoit eu juſqu'alors aucune nouvelle, attribuoit ſa fuite aux perſécutions du Lord Rich, qui de ſon côté avoit la même inquiétude.

Cependant Mylord N*** qui comme on l'a vu plus haut, étoit

incommodé depuis quelque tems, se trouva attaqué plus violemment, & regarda sa maladie comme mortelle; en conséquence, il fit prier les Lords Rich & Seymour, qui se trouvèrent être frères, de se rendre chez lui en diligence. Ce dernier à peine de retour de son voyage, accourut aussitôt à Windsor, animé par le ressentiment, ne respirant que vengeance; il y trouva son perfide ami prêt à rendre l'ame. Mylord Rich y arriva peu après son frère. Ce fut en ce terrible moment, que ce libertin déclaré, leur avoua toutes ses fourberies, & sa scélératesse; il leur dit que son domestique avoit enfermé Sophie dans une vieille tour ruinée, où il la supposoit morte de misère. Quoi! tu causas sa mort, monstre infâme! infernal démon, s'écria Seymour en fureur, & tu es encore en vie! il étoit prêt à se porter à de violentes extrêmités,

s'il n'eut été retenu par fon frère. Mylord N *** pleurant amèrement, les conjura de partir pour l'Écoffe, d'y rendre les honneurs funébres au corps de l'innocente Sophie, & de le faire porter dans le Comté de Derby, pour y être mis dans le tombeau de fes ancêtres. Il offrit de plus une fomme confidérable pour lui faire ériger un monument qui annonçât à la poftérité fa vertu, fes infortunes, & en même tems, le repentir fincère de celui qui en avoit été la caufe, & qui lui avoit fait tant d'outrages.

Les deux Lords quittèrent auffi-tôt ce moribond, fe hâtèrent de tout préparer pour leur départ pour l'Écoffe; ils fe mirent en route le lendemain, & firent la plus grande diligence. Enfin ils arrivèrent à la hutte du mineur, & s'informèrent en tremblant du fort de la malheureufe Sophie; on leur montra un petit monceau de terre au

pied d'un grand arbre, & on leur dit, que c'étoit là qu'étoient déposés ses tristes restes ; à ces mots Seymour tomba sans connoissance sur la fosse, son frère fut obligé d'appeller du monde à son secours, étant hors d'état de lui en donner lui-même. Le jour suivant ces deux amans résolurent de faire creuser la terre pour en enlever ce qui y restoit du corps de cette incomparable fille. Pâles, tremblans, les yeux baignés de pleurs, dans un morne silence, les deux frères consternés, accompagnés de l'hôte & de sa femme, s'acheminèrent tristement vers le tombeau : quand ils y furent arrivés, Lord Rich leur dit d'une voix entre-coupée, hâtez-vous d'enlever cette terre : Lord Seymour n'y vit pas plutôt enfoncer la bêche, que se jettant dans les bras de son frère, il se cacha le visage dans son sein. Mais tout à coup ces bon-

nes gens, qui voyoient que leur secret alloit être découvert, se jettèrent à leurs genoux, leur demandèrent pardon de leur mensonge, implorèrent leur protection, & promirent de leur découvrir la vérité, les assurant que Sophie étoit vivante, qu'elle étoit partie avec Lady Douglas, pour aller chez le Comte d'Hopton son frère, qui étoit alors à sa campagne; nous l'aimions tant, ajouta la femme, que nous risquâmes tout pour la sauver; nous répandîmes le bruit de sa mort, pour sa sûreté & pour la nôtre; mais si Mylord N*** l'apprend, nous avons tout à craindre de sa vengeance.

Seymour transporté de joie leur sauta au cou, les embrassa l'un & l'autre; mes amis, leur dit-il, vous viendrez avec moi, je vous protégerai, je ferai votre fortune; il ordonna en même tems de mettre les chevaux à la voiture, après les avoir assurés

qu'ils n'avoient rien à craindre du ressentiment de Mylord N***, dont il venoit d'apprendre la mort il n'y avoit qu'un instant; il leur fit part aussi du vif repentir qu'il avoit témoigné de ses crimes. Il joignit à ce discours une poignée de guinées qu'il leur jetta, & sans différer davantage, il partit pour la Terre du Comte d'Hopton, accompagné de son frère. Leur extrême impatience ne leur permit pas de s'arrêter en route : à peine la porte du château leur fut-elle ouverte, qu'ils volèrent à la salle. Lady Douglas y étoit seule avec Sophie, qui lisoit le dos tourné vers la porte.

La précipitation de Seymour, ses questions répétées, les clameurs des domestiques, étonnés de cette entrée, obligèrent Sophie à retourner la tête. Juste ciel! s'écria-t-elle aussi-tôt avec la plus vive émotion, en même tems

elle laiſſa tomber ſon livre : Dieu de miſéricorde & de bonté! s'écria Seymour, de ſon côté, je te remercie de lui avoir conſervé la vie. O fille vertueuſe ! incomparable Miſs Sternheim! le ſort s'eſt donc enfin laſſé de te pourſuivre.

Sophie toute hors d'elle-même, à demie privée de ſes ſens, reſtoit comme pétrifiée, levant les yeux tour à tour ſur Seymour & ſur Mylord Rich. Enfin ne pouvant ſe ſoutenir plus long-tems, elle laiſſa aller ſa tête ſur ſa main tremblante. Lady Douglas étonnée, les regardoit tous l'un après l'autre avec ſurpriſe. Cependant Sophie revenant un peu à elle, & s'adreſſant à Mylord Rich; mon bon & fidèle ami, lui dit-elle, comment avez-vous pu me trouver ici? Lady Summers vous a ſûrement informé de l'endroit de ma retraite. Comment l'avez-vous laiſſée? Fort

bien, répondit-il, il ne manque à son bonheur que de revoir sa chère Miss Sophie Sternheim; mais ce n'est point à elle que vous devez notre arrivée, c'est la justice & le repentir qui nous amenent. Nous ne sommes venus ici, mon frère & moi, que pour faire réparation à votre vertu, des injures que le crime lui a fait souffrir. Quoi! interrompit-elle en rougissant, Mylord Seymour est votre frère? Oui, Miss, quoique fils d'un père différent, nous avons la même mère. Il lui raconta en même tems la scène qui s'étoit passée entre eux & Mylord N*** avant leur départ de Windsor, & le repentir sincère qu'il avoit témoigné avant mourir. Sophie, trop agitée de tant de révolutions à la fois, leur demanda la permission de se retirer, & laissa Seymour tout hors de lui, en proie à la plus vive inquiétude. Hélas! s'écria-t-il à haute

voix, il faut qu'elle soit à moi, ou que je meure! Mais qui lui en fera la proposition? qui s'intéressera en ma faveur auprès d'elle? Ce sera moi, repartit aussitôt Mylord Rich. O! le plus généreux des frères, reprit Seymour! demandes-moi ma vie, mon bien, tout ce que je possède! je ne puis assez payer cette preuve de ton zèle. Que le Ciel, en récompense, verse sur toi ses bénédictions, qu'il t'ouvre ses trésors inappréciables! Les Dames rentrant alors, interrompirent ses exclamations, & le Lord Rich, fidèle à sa promesse, guetta tellement le moment de parler seul à Sophie, qu'il trouva moyen de le faire le lendemain; il s'y prit d'une manière fort délicate, il lui insinua adroitement qu'il étoit chargé de la part de son frère, de lui offrir sa main & sa fortune. Il dépend de vous, ajouta-t-il, de faire le bonheur ou

le malheur d'un homme du plus grand mérite. Vous ſeule pouvez épargner à ma mère la douleur de voir ſes deux fils condamnés à un célibat éternel. Ah! Mylord, que vous êtes preſſant, s'écria-t-elle; mais que vous connoiſſez peu les difficultés que vous avez à combattre. En même tems elle ſe cacha le viſage; ma chère Sophie, reprit-il, en l'embraſſant, je prévois vos difficultés; votre délicateſſe qui vous les ſuggère ne vous en rend que plus reſpectable; cependant elles ne ſuffiſent pas pour éteindre les eſpérances de Seymour; laiſſez-le ſe flatter, je vous en conjure, ou plutôt conſentez à le rendre heureux, & à le devenir vous-même. Mylord, répondit-elle, après avoir héſité un moment, je n'ai jamais connu l'art de feindre, il ſeroit d'ailleurs inutile de l'employer, pour refuſer un honneur que je ne vous cache point

que mon cœur desire. Lord Rich, enchanté de la noblesse de cette réponse, s'épuisa en remercimens, & courut vîte porter cette bonne nouvelle à son frère, à qui il procura cette main, qui avoit été si long-tems l'objet de tous ses vœux, & à laquelle il n'avoit renoncé, que parce qu'il se croyoit plus en état de supporter cette perte. Il pressa tellement Sophie, que peu de jours après elle épousa son frère.

Mais pour la satisfaction du Lecteur, je crois devoir lui apprendre, que le Lord N*** ne fut pas plutôt mort, que la scélératesse de John fut découverte, ce qui le rendit un objet d'exécration, ouvrit les yeux sur le reste de sa conduite, & lui fit recevoir la punition de ses crimes par la main du Bourreau, ayant été reconnu pour un voleur public.

Maintenant, je terminerai cette hif-

toire par le départ de Mylord, de Milady Seymour & du Lord Rich, pour se rendre dans leurs terres, où ils vécurent aussi heureux qu'un couple aussi parfait devoit naturellement l'être; la paix, la félicité, l'agrément semblèrent se fixer dans leur domaine: d'une main ils soulagèrent la misère du pauvre & de l'indigent, de l'autre ils embellirent leur séjour, avec autant de goût que de magnificence, ce qui fit rechercher leur société par tous les honnêtes gens de leurs environs; le vice & la folie furent les seuls qui l'évitèrent. Quelles bénédictions ne méritent point les ames fortes qui prouvent ainsi au monde, que tout ce qu'exige de nous le courage & la vertu dans l'adversité, n'est point au-dessus des forces humaines; que la fidélité à nos devoirs, loin de diminuer nos plaisirs, les annoblit,

nous en assure une longue jouissance, & finit par nous procurer une satisfaction intérieure, qui ne nous abandonne jamais dans toutes les situations de notre vie. *

---

* Je viens d'apprendre au moment où mon Ouvrage étoit achevé, que cette Histoire a été écrite par un Auteur Allemand, de qui les Anglois l'ont tirée; que de plus, elle a déjà été traduite en notre langue; mais comme elle est en deux volumes, divisés en Lettres, & que ceci n'en est qu'un abregé tout-à-fait différent; j'ai cru ne pas devoir la supprimer, parce qu'elle est peu connue & fort intéressante.

LES

ESPIONS

DUPÉS,

COMÉDIE ANGLAISE:

OU

FARCE PLAISANTE

Relative au Traité de Commerce & aux Édits contre la Contrebande.

PIÉCE EN DEUX ACTES,

Jouée à la Bourſe à Londres.

AVIS.

QUOIQUE mon deſſein n'ait jamais été d'inſérer aucune Piéce de Théâtre dans ce Recueil, le projet du Traité de Commerce, & de l'extinction de la contrebande en Angleterre, ont renouvellé le ſouvenir de cette Farce ſatyrique, qui a été compoſée autrefois pour un pareil motif. Les plaiſanteries badines & agréables, les ſaillies gaies & critiques, dont elle eſt remplie, m'ont fait croire qu'elle pourroit amuſer le Lecteur, & qu'elle valoit la peine d'être traduite. Je l'ai donnée en entier, à la réſerve de deux ou trois Scénes inutiles. On y verra les ruſes & les ſubtilités, que les agens mercénaires du Gouvernement Anglois, ont introduites dans le Commerce de la Grande-Bretagne, pour en bannir les marchandiſes Françoiſes.

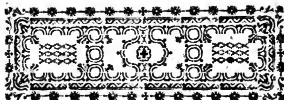
ACTEURS.

M. SCAMONÉE, Droguiſte.
M. ROSÉE . . . . Diſtillateur.
M. CARAMEL, Apothicaire.
M. DIGNE . . . . Juge de paix.
M. De-par-le-Roi, Officier de la Douane.
GARGOTTE . . . Cabaretier de Village.
DROIT-JEU, PATRIOTE, PROVISEUR, Maîtres de Tavernes à Londres.
BASSET, LIMIER, GRIMACE, MAC INTRIGUE, PIED-LEVÉ, DEMI-PAIE, Eſpions & Commis.

ACTRICES.

Mde. FRIPERIE, Revandeuſe.
Mde. QUATRE-POTS, Marchande de Poiſſons.
Mde. CHOPINE, Fruitière.

Conétables, Buveurs, Commis, & Populace.



LES ESPIONS DUPÉS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

Le Théâtre represente la Salle d'assemblée des Commis & Suppots de la Douane.

PIED-LEVÉ *entre d'un côté*, & GRIMACE *de l'autre.*

PIED-LEVÉ.

OH ! mon cher Grimace, que je suis charmé de vous revoir en vie,

on a dépêché plusieurs des nôtres à votre secours.

GRIMACE.

Ah! mon pauvre ami ; qu'eussent-ils pu faire pour moi ? Le Régiment des Gardes en entier n'eût pas suffi pour me tirer d'affaire.

PIED-LEVÉ.

Mais que veut dire cet accoutrement ?

GRIMACE.

C'est à ce déguisement que je dois la vie, cette robe a favorisé ma retraite.

PIED-LEVÉ.

Le déguisement est pour un Espion, ce que la robe est pour un Ministre réformé, l'un & l'autre ne l'endossent que quand leurs fonctions l'exigent.

GRIMACE.

Ce fameux Acte contre l'eau-de-vie, nous est très-favorable ; mais

je trouve la récompenſe qu'on promet trop médiocre.

PIED-LEVÉ.

Tu as raiſon, mon ami; mais c'eſt un mot bien ſéduiſant, que celui de récompenſe.

GRIMACE.

Ouï; mais quelle eſt-elle en comparaiſon du danger que nous courons à chaque inſtant. J'ai envie de préſenter une requête, pour obtenir un dédommagement de la dernière affaire où je me ſuis trouvé.

PIED-LEVÉ.

Moi, je voudrois une penſion annuelle pour la perte de chacun de mes membres, & une beaucoup plus conſidérable, au cas qu'on me fit ſauter la cervelle.

GRIMACE.

Ma foi, vous avez raiſon, notre vie eſt ſans ceſſe expoſée.

PIED-LEVÉ.

Comptez-moi, je vous prie, comment vous échapâtes à votre dernière aventure ? Vous avez eſſuyé une rude eſcarmouche, ſuivant le rapport qui en a été rendu à la compagnie.

GRIMACE.

Je vous jure, mon pauvre Pied-levé, que ſi je n'euſſe été plus ſouple, plus agile qu'un Danſeur ſur corde, j'euſſe éprouvé un traitement encore plus ſévère, que celui que vous eſſuyâtes de la part des Cochers de fiacres la ſemaine dernière.

PIED-LEVÉ.

Cela me paroît difficile; car ſi je n'euſſe eu la force d'un cheval de bât, je fuſſe reſté ſur la place; je reçus tant de meurtriſſures & de coups, qu'ils m'ont cru mort; ils étoient à la veille de m'enterrer tout vivant, ſi heureuſement ils n'euſſent remarqué que je remuois encore tant ſoit peu.

GRIMACE.

Il m'en feroit arrivé autant, & même pire, fi je m'étois laiffé prendre. On croiroit vraiment que nous avons un fumet comme un renard ou une civette, ou que nous portons un figne de réprobation dans les yeux comme les Juifs ; par tout où nous paffons on nous montre au doigt.

PIED-LEYÉ.

Rien de plus vrai ; quelque déguifé que je fois, en Quaker, en Matelot, en Payfan, en Seigneur ou en Miniftre, j'entends auffi-tôt dire autour de moi : défions-nous, c'eft un Efpion, c'eft un Commis.

GRIMACE.

Qui le fait mieux que moi; je n'entrai pas plutôt dans le quartier Saint-Giles, que j'attirai tous les regards; on me fuivit jufqu'à cette maifon, où l'on m'avoit dit qu'on vendoit de l'eau-de-vie de contre-

bande, je demandai une petite goute en arrivant ; entrez, Monſieur, me dit une maudite Cabaretière, que Lucifer confonde, ſoyez le bien-venu, je vais vous rincer un verre, & je reviens auſſitôt. Elle étoit à peine à la porte de la chambre, qu'elle ſe mit à crier d'une voix épouvantable, gare les Commis! gare les Commis!

PIED-LEVÉ.

Pourquoi ne vous ſauvâtes-vous pas?

GRIMACE.

Ma foi, mon cher, c'eſt que la choſe ne fut pas poſſible, on m'en empêcha bien; en moins d'une minute, il s'aſſembla devant la porte une douzaine de gueux, de la plus mauvaiſe mine qu'on ait jamais vu dans le plus infâme tripot des trois Royaumes.

PIED-LEVÉ.

Vous me faites trembler, il me

ſemble que je les vois; j'ai quelques raiſons de me ſouvenir de gens ſemblables. J'ai été jadis Sergent-exploiteur, je ſuivois les Baillis à la quête des Faux-monnoyeurs, ils nous nommoient des Eſprits, mais nous en étions d'une eſpèce méchante & maligne; cependant continuez votre récit.

GRIMACE.

Si bien donc que ces malheureux entourèrent la chambre où j'étois; il eſt bon de vous dire que j'avois fermé ma porte, & que je commençois à me barricader & à fortifier mon aſile.

PIED-LEVÉ.

Si vous en aviez pu reconnoître quelques-uns, & les marquer.

GRIMACE.

Avec quoi ? avec de la craie? car ils étoient tous noirs comme des Nègres, & ſi déguenillés, qu'ils n'en valoient pas la peine.

PIED-LEVÉ.

En ce cas il faut les faire pendre tous, & demander la récompense promise, par l'Acte qui défend les attroupemens. Mais quoi ! dans le nombre ne s'en trouvoit-il pas un seul de bonne mine ; quelque curieux un peu étoffé qui s'y arrêtât en passant, alors vous auriez pu faire serment que c'est lui qui avoit occasioné le tumulte, & cela vous auroit valu une bonne somme.

GRIMACE.

Non, non, je l'aurois bien voulu, je vous assure que j'eusse bien trouvé moyen de le faire payer pour les autres.

PIED-LEVÉ.

Mais enfin, comment vous tirâtes-vous des mains de ces renégats ?

GRIMACE.

Le Ciel soit loué, je n'eus jamais le malheur d'y tomber. Il faut que

vous ſachiez que cette canaille étoit auſſi diviſée que notre Parlement dans ſes avis, les uns voulant eſcalader les fenêtres, les autres mettre le feu à la maiſon, d'autres placer un baril de poudre ſous ma chambre, & me faire ſauter comme un rat pris dans une trape.

PIED-LEVÉ.

Quelle ſcélérateſſe! que fites-vous alors?

GRIMACE.

Bon! vous n'avez pas encore entendu la moitié de mes malheurs. La populace croiſſoit à chaque inſtant; quelques minutes après, une nouvelle bande arriva en criant, jettez-le dans l'égout, emplumez-le, noyez-le; enfin arriva un vieux coquin plus méchant que Belzebut, ſuivi de trois petits diablotins, celui-ci s'adreſſant à tous les autres; Meſſieurs, leur dit-il, permettez que j'aie le plaiſir de

le plonger moi-même dans ce bac, (c'étoit un grand tonneau rempli de suif) tout le monde applaudit à sa proposition, en criant, *hussa ! hussa !*

PIED-LEVÉ.

Oh ! mon cher, je n'en puis entendre davantage ; je vous proteste que tout le voisinage me payera cher une insulte pareille ; il n'y aura pas un seul cabaretier, ni un marchand de vin, contre lequel, aidé de mes fidèles compagnons, je ne fasse des accusations vraies ou fausses. Actuellement que j'ai un peu exhalé mon ressentiment, continuez.

GRIMACE.

Ayant entendu ce cruel arrêt, je me sauvai au haut de la maison, toujours poursuivi par cette meute ; arrivé au grenier, je trouvai une trape.

PIED-LEVÉ.

Admirez comme l'innocence est toujours protégée !

Je m'y élançai plein de frayeur, je grimpai comme un chat sur les toits de plus de vingt maisons consécutives, au danger, à tout instant de me rompre la tête.

PIED-LEVÉ.

Et cependant toujours préservé.

GRIMACE.

Oui; mais au bruit harmonieux de quelques centaines de voix discordantes, répétant en *chorus*, au voleur! au voleur! arrête, arrête! suivi de plusieurs balles de mousquet qu'on tiroit après moi des fenêtres voisines, jusqu'à ce qu'on m'eut tout-à-fait perdu de vue.

PIED-LEVÉ.

Voilà une histoire des plus merveilleuse.

GRIMACE.

Je vous assure qu'il ne fallut pas moins qu'un miracle pour me sauver; car après avoir parcouru les toits,

je trouvai une fenêtre ouverte, & me hasardai d'y entrer. Mais en descendant l'escalier, malheureusement je rencontrai le maître de la maison.

PIED-LEVÉ.

En vérité, voilà plus d'aventures que n'en a éprouvé Robinson Crusoé; continuez, je vous prie.

GRIMACE.

Il me demanda qui j'étois, & ce que je faisois chez lui?

PIED-LEVÉ.

Questions vraiment difficiles à répondre; j'en tremble d'avance.

GRIMACE.

Hélas! mon cher Monsieur, lui dis-je, je suis un de vos voisins, qui est poursuivi par les Commis, & qui se trouve dans une grande détresse.

PIED-LEVÉ.

Excellente pensée digne d'un homme de tête!

GRIMACE.

Si cela eſt, me dit-il, vous êtes en ſûreté, vous pouvez vous cacher chez moi ; car je ſerai dans le cas, avant peu, de faire la même choſe, à moins qu'on ne révoque les derniers actes ; il me mena enſuite dans ſa chambre, où il me fit boire un verre d'eau-de-vie pour me remettre de ma frayeur, me dit d'y reſter caché juſqu'à ſon retour, qu'il alloit voir ſi cette maudite engeance ne rodoit pas autour de chez lui.

PIED-LEVÉ.

Toujours de mieux en mieux.

GRIMACE.

Ouï, mais étant deſcendu, il trouva la populace ameutée à ſa porte, on luî dit qu'on étoit à la pourſuite d'un Commis, qui s'étoit ſauvé par-deſſus les toits.

PIE'D-LEVÉ.

Et le tout parce que les gens ſobres

n'aiment pas qu'on fasse usage des liqueurs fortes ; combien de familles cette boisson n'a t-elle pas réduites à la misère!

GRIMACE.

Pour malfaire, celui ci se trouvoit être un fraudeur, qui avoit payé cent guinées d'amende la semaine précédente.

PIED-LEVÉ.

O ciel! mais s'il en agi mal avec vous, il faut vous en venger en l'accusant de vendre de l'eau-de-vie en cachette.

GRIMACE.

Il promit à la populace de me remettre entre ses mains ; ensuite il vint me trouver, me dit que j'étois un coquin, que sa maison n'étoit pas faite pour servir d'asile à un traitre, que je n'avois qu'à le suivre & descendre au plus vîte ; je n'étois guères de cet avis, mais il me menaça d'ap-

peller une centaine de bras pour m'y contraindre. Voyant que j'étois perdu, je rassemblai toutes mes forces, & me jettant sur lui, je le dépouillai de sa robe de chambre que j'endossai moi-même; je l'enfermai à double tour, & descendant l'escalier, je dis à la populace, qu'elle trouveroit le Commis enfermé dans ma chambre. Pendant qu'elle y montoit, je gagnai aux champs, & me voici à votre service.

PIED-LEVÉ.

Voilà vraiment un trait digne d'un grand homme.

GRIMACE.

Que faire dans notre profession sans un peu d'industrie ? Ah ça que ce coup manqué ne nous en fasse pas perdre cent autres. Voyons, a-t on appris quelque chose de nouveau?

PIED-LEVÉ.

Oh! mon cher, il y a ici de l'ou-

vrage pour tout le monde ; le Capitaine l'Empreſſé nous a apporté une liſte de quatorze tranſgreſſeurs des loix de la Douane : il y a quelques centaines de guinées à gagner. *Il lui montre un long rôle.*

GRIMACE.

Ma foi cela en vaut la peine ; trois, quatre, cinq Diſtillateurs, Chimiſtes, Apothicaires, à cent guinées la pièce.

PIED-LEVÉ.

Si je réuſſis dans cette occaſion, & ſi j'ai le bonheur de continuer de même quelques mois, j'ai deſſein de me retirer en Province, & d'y vivre paiſiblement comme ont fait pluſieurs membres reſpectables de notre compagnie.

GRIMACE.

J'ai envie de faire de même ; on eſt venu m'offrir ce matin une jolie acquiſition dans le Comté de Mid-

lesex, elle me convient, d'autant plus, qu'elle me procureroit un joli poste.

PIED-LEVÉ.

Un poste en Midlesex ne vaut pas une place ici; moi je suis pour les places.

GRIMACE.

Oh! si vous aviez celui-là, vous n'auriez plus besoin de place à la Cour, pas même dans la Douane.

PIED-LEVÉ.

Pour ce qui est de la Cour, nous n'avons là rien à prétendre; mais celles de la Douane sont faites pour encourager le mérite, & nous avons fait nos preuves.

GRIMACE.

A la bonne heure; mais commençons par songer à augmenter nos finances, le tems est précieux, il est question de faire un amendement à l'Acte, cela gâteroit notre commerce.

PIED-LEVÉ.

Soyez tranquille ; j'ai donné toutes les inſtructions néceſſaires à nos gens, je leur ai même avancé de l'argent ; ainſi tandis que nous cauſons, nos affaires vont leur train. A propos, il faut que je vous diſe que j'ai admis dans notre ſociété un homme & une femme qui avoient de bonnes recommandations.

GRIMACE.

Comment les nommez-vous ?

PIED-LEVÉ.

Marguerite Gripeſou, & Alexandre Mac-intrigue.

GRIMACE.

Quoi un Écoſſois ! diable, les gens de cette Nation ſont ſujets à jurer pour & contre : quant à l'autre, elle ne perdra jamais ſa cauſe faute d'aſſiſtance.

PIED-LEVÉ.

Nous verrons ce ſoir ce qu'ils

auront fait, nous nous déciderons en conséquence.

GRIMACE.

Je le veux bien; adieu, je vous rejoindrai à onze heures. *Il sort.*

SCENE II.

PIED-LEVÉ, UNE ESPIONE.

L'ESPIONE.

Votre servante, Monsieur.

PIED-LEVÉ.

Eh bien avez vous vu ce riche Apothicaire dont vous m'avez parlé?

L'ESPIONE.

Oui, mais je n'ai pu réussir.

PIED-LEVÉ.

Pourquoi donc?

L'ESPIONE.

Je fus le trouver d'un air à faire compassion, j'implorai sa charité, je lui dis que je me trouvois mal & prête à mourir, s'il ne me donnoit

un peu d'eau-de-vie pour me fortifier; il me répondit qu'il ne donneroit pas un denier pour sauver la vie d'une Duchesse qui aimeroit à en boire; mais que, puisque j'étois incommodée, il me faisoit présent de ce cordial. (*elle tire une phiole de sa poche*) Il m'est venue une bonne pensée à cette occasion.

PIED-LEVÉ.

Quelle est-elle?

L'ESPIONE.

Vous savez qu'il est soupçonné, & qu'il eut toutes les peines possibles à se tirer derniérement des griffes de la Douane: j'ai envie de jetter sa drogue, & de remplir sa bouteille d'eau-de-vie Françoise. Jacques le Normand & Jonathan Sincère, jureront qu'ils la lui ont vu vendre. Je vais chercher mes témoins; préparez le serment comme vous voulez qu'ils le fassent.

PIED-LEVÉ.

Vous le trouverez prêt.

L'ESPIONE.

Votre ſervante, Monſieur, mes reſpects à votre Chef, je reviens à l'inſtant.

SCENE III.

PIED-LEVÉ, LIMIER.

PIED-LEVÉ.

Savez-vous, M. Limier, qu'il y a des plaintes contre vous?

LIMIER.

Mal-à-propos; eſt-ce ma faute si Meſſieurs du Bureau n'ont pas voulu le trouver coupable.

PIED-LEVÉ.

Pourquoi ne vous étiez-vous pas muni de témoins? Vous ne le ratraperez plus. Mais à quoi vous occupez-vous maintenant?

LIMIER.

j'ai tâché de redoubler d'induſtrie pour recupérer le paſſé.

PIED-LEVÉ.

Tant mieux, cela vous ſervira d'excuſe.

LIMIER.

J'ai trouvé d'abord un Contrebandier de thé, je lui en ai fait vendre une bonne partie à un riche Droguiſte, enſuite j'ai mis le Vendeur en lieu de ſûreté ; je vais à préſent chez l'Acheteur ſaiſir la marchandiſe, mon procès-verbal eſt dreſſé d'avance.

PIED-LEVÉ.

Cette affaire me pâroit bonne; n'avez-vous pas beſoin d'aide ?

LIMIER.

Non, Monſieur, je m'en tirerai bien ſeul ; je m'en vais, car je n'ai pas un moment à perdre.

PIED-LEVÉ.

Oh ! je ne vous abandonnerai pas dans une circonſtance ſemblable.

LIMIER.

En ce cas, ſuivez-moi vîte, tandis que nous tenons le rat dans la trape.

SCENE IV.

Le Théâtre change, & repréſente une taverne de Londres.

PATRIOTE *ſeul.*

Depuis vingt-deux ans que j'exerce ma profeſſion, je n'eus jamais autant de ſujet de me défier de mes pratiques. Autrefois je n'avois qu'à vérifier les écots, & faire payer mes liqueurs quand elles étoient bues. Mais à préſent cela ne ſuffit pas, il faut examiner les gens avant les leur vendre ; je n'ai jamais étudié, & grace au Ciel, je n'ai pas été dépenſer inutilement mon argent dans une Univerſité, comme tant d'autres ; mais je ſais faire un *A*, un *B*, placer un

zéro auſſi bien qu'eux. Je ſais, à l'aide d'un morceau de charbon ou de craie, marquer juſqu'à la dernière goute de ce qui ſe boit chez moi, je n'ai jamais eu beſoin d'en ſavoir davantage; aujourd'hui, il faut que j'étudie les figures, que je devienne phiſionomiſte, avant ſortir de ma cave une bouteille en ſûreté! Quel ſiècle pervers! perſonne n'eſt ce qu'il paroît, le viſage eſt un maſque. Ces jours derniers, un malheureux entre chez moi, ſe tenant le ventre à deux mains, ſe tordant de colique, plutôt par compaſſion que par intérêt, je lui donne pour quelques ſols d'eau-de-vie de la Rochelle. Ce drôle court auſſi-tôt me dénoncer, on m'arrête, il prête ſerment, on me menace de me mettre en priſon, ſi je ne paie l'amende. Que ſont donc devenues la bonne foi, la charité? Si on m'attrape encore à en vendre, c'eſt que

j'aurai pris mes précautions d'avance, & que je connoîtrai bien mon monde. Malheur au premier qui me fera fufpect, je vous le regalerai d'un bon verre d'eau-forte. — Mais, en voici précifément un, qui m'a l'air d'un échapé des galères.

SCENE V.

PATRIOTE, DEMI-PAIE.

DEMI-PAIE.

Votre ferviteur, Monfieur Patriote.

PATRIOTE *à part.*

Ce drôle fait déjà mon nom, comme fi nous avions toujours vécu enfemble.

DEMI-PAIE.

Comment va la fanté ? (*bas*) il ne fe défie sûrement pas de moi.

PATRIOTE.

Pas trop bien, Monfieur, comme un homme qui en a été à dix gui-

nées hier, pour six sols de marchandise.

DEMI-PAIE.

Comment, vous avez donc été assez imprudent pour en vendre à cette race infernale de Commis?

PATRIOTE.

Bas, à un homme de ton espèce. *Haut*, ouï, Monsieur, ces honnêtes gens m'ont donné la préférence, aussi je ferme à jamais ma boutique.

DEMI-PAIE.

Quoi ! parce que vous avez eu affaire à des fripons, faut-il que les honnêtes gens en souffrent?

PATRIOTE.

Je vois bien, Monsieur, que vous ne leur ressemblez aucunement. *A part*, c'est mentir bien hardiment; *haut!* ainsi, puisqu'il faut vivre, je continuerai encore aujourd'hui en votre faveur, une profession que j'ai peine à quitter, & que je ne puis nier être très-lucrative.

DEMI-PAIE.

Maudit soit l'Acte qui défend ces boissons, & mille fois plus encore ceux qui l'ont fabriqué ; il faudroit donc, suivant eux, que ceux qui ont soif périssent sans qu'on puisse leur donner à boire ; n'est-il pas affreux d'empêcher un homme d'aider son semblable, & cela dans un pays chrétien ? En vérité, on croiroit être en Espagne. Et bien, qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, tout le tems que j'aurai de l'argent, je m'en procurerai malgré leur défense.

PATRIOTE.

Doucement, Monsieur ; une personne incommodée ne doit pas s'emporter de la sorte. Si vous voulez entrer dans une chambre séparée, je vous apporterai à l'instant une petite goutte, (*bas*) d'eau-forte.

DEMI-PAIE.

Je vous ferai fort obligé : j'avois

bien jugé que vous étiez un brave homme. *Ils sortent ensemble.*

SCENE VI.

M. GAGE *entrant.*

Le drôle m'a promis d'être ici précisément à cette heure; quoique je ne fasse pas grand cas de lui, il faut cependant que je lui tienne parole, je n'ai pas d'autre ressource pour gagner ma vie. — Mais tandis que je suis seul, examinons un peu lequel vaut mieux, de faire son devoir pour empêcher les autres de devenir riches, ou d'y manquer pour s'enrichir soi-même. En vérité, je crois que je suis le premier Receveur qui se soit mis en peine s'il étoit fidèle. La conscience, sur ma parole, est une chose tout-à-fait singulière. On m'eût donné cinquante guinées si j'eusse voulu ne pas faire attention à quelques barils de savon, à quelques pots d'eau-de-

vie, à quelques livres de chandelles, je n'avois qu'à fermer les yeux. Ouï, mais si je suis découvert, on m'ôte mon emploi, & un Receveur de Douane renvoyé joue un triste rôle, tout le monde le fuit, en disant que c'est une société qui n'est bonne que pour le diable. Avant prendre aucun parti, raisonnons un peu, & voyons. — Si j'eusse accepté cet argent, qui y eût perdu? — Le Roi. — Qui est-ce qui est plus en état de supporter une perte? — Le Roi. — Il y a ici une petite objection. — A qui ai-je prêté serment? — Au Roi. Sans ce serment il ne m'eût pas donné ma place. Ah! ha! il faut donc conclure que si je la perds, je ne la rattraperai jamais, ainsi.....

SCENE VII.

M. GAGE; PIED-LEVÉ ET GRIMACE *entrent.*

GRIMACE.

De quoi vous occupez-vous donc de la sorte, M. Gage?

M. GAGE.

De ma confcience. Il eft un peu tard, à la vérité, d'y penfer, & affez difficile de l'arranger, avec un emploi comme le mien.

GRIMACE *riant.*

Ah! ah! ah! un Receveur de Douane parler de confcience!

GAGE.

Je conviens que je n'en ai point de trop, mais enfin j'aurois beaucoup de peine à me défaire du peu qui m'en refte.

GRIMACE.

Mon intention n'eft pas de vous l'efcamoter; je crois que le mot de confcience ne fe voit pas plus fouvent fur le livre d'un Collecteur que la rougeur fur fon vifage; j'efpère cependant que vous en avez affez pour vous acquitter de votre emploi.

GAGE.

Ouï certainement tout le tems que je l'exercerai.

GRIMACE.

J'ai un ordre ici pour vous, de m'accompagner, & de m'aider à faire une capture.

GAGE.

Fort bien, Monſieur; (*bas*) c'eſt-à-dire que me voilà aux ordres des ſubalternes. (*haut*) Etes-vous ſûr que votre information ſoit juſte, & que le thé ſoit dépoſé chez M. Scamonée?

GRIMACE.

J'en ai prêté ferment devant les Chefs, ainſi vous n'avez qu'à finir vos queſtions impertinentes & me ſuivre.

DEMI-PAIE *ſortant de chez Patriote en ſe tordant & ſe roulant par terre.*

Au feu! au meurtre! à l'aſſaſſin!

PIED-LEVÉ.

Qu'as-tu à crier de la ſorte, Demi-paie?

DEMI-PAIE.

O Ciel ! je ſuis empoiſonné, au meurtre ! à l'aſſaſſin !

PATRIOTE *accourant.*

Qu'y a-t-il donc ici ? qu'eſt-ce que tout ce tapage ? Ne pouvez-vous boire & vous enivrer tranquillement ſans étourdir ainſi tout le monde ?

GRIMACE.

Dites-nous au moins de quoi il eſt queſtion ?

DEMI-PAIE.

Hélas ! mon pauvre ami, ce malheureux m'a empoiſonné. Courez vîte, je vous en prie, à l'Apothicaire.

PATRIOTE.

Bon, bon, je vais faire venir celui qu'il vous faut. Hola, garçon ; allez-vous-en chez M. Plateforme l'Apothicaire, amenez-le ici au plus vîte.

LE GARÇON.

Mais, Monſieur, il n'eſt pas Apothicaire.

PATRIOTE.

Fais ce que je te dis, maraud, qu'il soit ici dans la minute.

LE GARÇON.

Cela suffit, Monsieur. *Il sort. Demi-paie se laisse tomber de nouveau.*

GRIMACE.

Ah! malheureux, tu as empoisonné le plus honnête homme des trois Royaumes.

PATRIOTE.

Pardonnez-moi, il en reste encore deux qui le vaillent, c'est vous autres, Messieurs.

GRIMACE.

N'ajoute pas l'insulte, ton crime est déjà assez grand. *Il assiste Demi-Paie à se relever.*

DEMI-PAIE.

Infâme assassin! tu m'as vendu de l'eau-de-vie, & de peur que je fasse mon rapport, tu m'as empoisonné de suite. Messieurs, vous en êtes témoins — Mais faites-moi donner de l'eau,

j'ai la gorge & les entrailles en feu.

PATRIOTE.

Qu'on apporte de l'eau à ce miſérable, dont la gorge brûlante s'oppoſe à mille faux ſermens, qu'il meurt d'envie de faire. (*On lui donne de l'eau*) Il avale l'eau, mais le menſonge reſte ſur ſa langue, comme la poix ſur l'habit d'un matelot, plus on le lave, plus on agrandit la tache.

Le Garçon rentre avec un Connétable.

LE GARÇON.

M. Patriote, voici l'Apothicaire que vous m'avez demandé.

PATRIOTE *au Garçon.*

Faites venir ici tous ceux qui ſont chez moi.

Pluſieurs hommes & femmes entrent.

Meſſieurs & Dames, faites votre dépoſition contre cet homme.

Premier Dépoſant.

M. le Connétable, je vous charge

de répondre de lui ; je l'ai entendu maudire Sa Majesté, le Parlement, la constitution ; tous ceux qui sont ici l'ont entendu de même.

LE CONNÉTABLE.

Qui sont les autres témoins?

Tous ensemble.

Nous tous, Monsieur.

LE CONNÉTABLE.

C'en est assez ; comme je représente ici la personne du Roi, je ne souffrirai pas qu'on l'insulte. Si je le laissois échapper, il me traiteroit de même.

GRIMACE.

Ah ! mon cher Patriote, ayez pitié de lui.

PATRIOTE.

Ah, ah ! vous êtes de la même clique, prenez garde que je ne vous fasse arrêter, pour lui tenir compagnie.

PIED-LEVÉ.

Allons-nous-en, Messieurs, car

cet homme n'épargneroit pas la calomnie. *Il ſort avec Gage & Grimace.*

LE CONNÉTABLE.

J'eſpère, Meſſieurs, que vous voudrez bien me ſuivre pour dépoſer contre cet homme, & m'aider à le conduire.

Tous enſemble.

Volontiers, Monſieur.

PATRIOTE.

Je vous joins auſſi. — Si je ne fais un exemple de tous ces coquins, je veux... Si cependant il étoit permis de parler mal de tout le monde, on le relâcheroit malgré moi. *Il ſort.*

SCENE VIII.

Entrent MESDAMES CHOPINE ET QUATRE-POTS.

Mdme. CHOPINE.

Cet Acte ſi fameux du Parlement, bien loin de diminuer la contrebande, n'a ſervi qu'à augmenter le nombre

des fraudeurs ; qu'en penſez-vous, ma commère ?

Mdme. Quatre-Pots.

Je ſuis de votre avis ; mille Diſtillateurs ſe ſont trouvés ruinés, mais plus de dix mille Cabaretiers ont pris leurs places.

Mdme. Chopine.

Vous conviendrez que cela eſt fort commode. Quand je vais me promener, je n'ai qu'à entrer dans la première maiſon, & demander de l'eau-de-vie, quoiqu'on n'oſe pas m'en offrir, j'y en trouve ; il n'y a pas juſques dans les greniers, où l'on en vende en cachette. Le quartier de Saint-Gilles ſeul en contient plus de mille, & tout cela à raiſon de cet Acte.

Mdme. Quatre-Pots.

Rien de plus vrai ; quand je vais au marché, quand j'ai vendu mes marchandiſes, & que je demande

une goutte d'eau-de-vie, je trouve dix Marchands pour un, qui en ont dans leurs poches; les femmes mêmes, pour plus de sûreté, en portent sous leurs jupes.

Mdme. CHOPINE.

A propos, savez-vous la nouvelle? On dit que le Parlement va retirer l'Acte.

Mdme. QUATRE-POTS.

Bon! pour y ajouter quelques nouveautés.

Mdme. CHOPINE.

Ouï, car on dit que cela fait tort aux manufactures de laine.

Mdme. QUATRE-POTS.

Que le diable emporte les manufactures de laine, ou les change en eau-de-vie de France. Pour moi, je trouve qu'il y a plus de chaleur dans une pinte de cette liqueur, que dans toutes les couvertures du Royaume. J'ai tellement pris la laine en aversion depuis ce moment, que, si je

meurs, je ne veux pas qu'on s'en ſerve pour m'enſévelir.

Mdme. CHOPINE.

Eh bien, Madame, moi non plus. En vérité, ils veulent affamer le pauvre monde. (*Elle ſoupire*) Mais comme je ne veux pas que cela m'arrive, j'ai apporté ici une petite proviſion, pour nous boire enſemble. (*Elle tire une groſſe bouteille de ſa poche*) Allons, ma commère, réjouiſſons-nous. A votre ſanté. (*Elle boit à la bouteille*) O boiſſon délicieuſe! tu renferme en toi tous les plaiſirs de ce monde. A vous, Madame; faites-moi raiſon.

Mdme. QUATRE-POTS.

Si les Membres du Parlement connoiſſoient l'utilité de cette liqueur, ils ne la proſcriroient pas ſi aiſément. Je ne puis la quitter. (*Elle boit de nouveau*) Cela vous ouvre l'eſprit, encore un coup, & nous chanterons la chanſonnette.

Mdme. CHOPINE *buvant.*

Cela chaſſe le chagrin. Je vous jure que mon cœur eſt plus léger qu'une plume. A vous, Commère, à votre tour, cela vous éclaircira la vue. Je vous proteſte que je me crois très-honorée d'être dans la compagnie d'une Dame de votre mérite. J'ai eu l'avantage de vendre pluſieurs livres de dragées de fleurs-d'orange à votre frère; mais j'étois jeune alors; (*Elle ſoupire*) voyez la différence, à préſent que je commence à vieillir! Je me rappelle que de beaux Mylords, des Ducs mêmes, me prenoient ſous le menton; Oh! combien d'offres avantageuſes j'ai refuſé dans mon tems; mais, buvez donc.

Mdme. QUATRE-POTS.

Volontiers, Madame, au ſuccès de votre commerce.

Mdme. CHOPINE.

Ne parlez plus de commerce à

préſent, que l'enfer le confonde! votre frère ne m'eût pas propoſé une pareille ſanté. Il n'y a rien en lui qui ſente l'homme de condition; buvons plutôt à l'ancien tems, à la ſanté de mon garçon, qui eſt devenu Poëte; en. vérité, je parierois qu'il eſt fils d'un homme de qualité. (*Elle vuide la bouteille & la jette*) Au diable encore celle-ci! Une bouteille vuide me fait ſoulever le cœur.

Mdme. CHOPINE, *le hoquet l'interrompt à chaque mot.*

Hélas! il nous faudra mourir de faim & de ſoif, ſi ce maudit Acte ſubſiſte. Je ſuis réſolue de ne plus languir davantage; j'ai ſouffert aſſez depuis l'âge de vingt ans. Mon pauvre père, Dieu ait pitié de ſon ame, a eſſuyé bien des pertes & des malheurs; il eſt bien dur pour nous d'aller à pied, tandis que nous pourrions avoir un bon carroſſe, comme tant

d'autres ; mais j'ai le cœur trop haut pour me plaindre. Quand je ſonge au château de mon père, une bonne pinte d'eau-de-vie me fait préférer la Ville; quand je me rappelle ſa maiſon de Londres, une autre me renvoie aux champs; bref carroſſe, parure, bal, opéra, tous les plaiſirs & les avantages de ce monde, ne me font rien, quand je puis me procurer une bonne doſe de ce confortatif; mais, que vais-je devenir? ſi, déjà dépouillée de ma fortune, je la ſuis encore de ma ſeule conſolation, par ce terrible Acte du Parlement.

Mdme. Chopine *criant de toute ſa force.*

Il vaut mieux enfoncer un poignard dans le cœur des gens. J'ai envie de boire juſqu'à ce que je crêve, & de les rendre ainſi reſponſables de ma mort.

Mdme. Quatre-Pots.

Bonne penſée, ma commère, je

ſuivrai votre exemple ; vengeons-nous d'eux, faiſons-les repentir de leur barbarie, par une mort héroïque. *Elles ſortent en chancelant, & ſe tenant ſous le bras.*

SCENE IX.

FIER-A-BRAS *en habit de Matelot*, PROVISEUR, *fumant ſa pipe*, BUVEURS.

FIER-A-BRAS *parlant à demi-voix.*

Dites moi, mon hôte, voulez-vous acheter quelques barils d'eau-de-vie de France, à bon marché ; j'en ai à bord que je compte débarquer ce ſoir, à moins que ces maudits Commis ne s'en emparent d'avance.

PROVISEUR.

Ma foi, mon ami, vous vous adreſſez mal, je ne me ſoucie guères de faire un pareil commerce.

FIER-A-BRAS, *tirant une bouteille de ſa poche.*

En voici un eſſai ; je vous défie

d'en trouver de meilleure ; elle vient en ligne directe du Port de Nantes. Si elle tomboit entre les mains d'un Distillateur, d'un pot il en feroit trois. (*il secoue la bouteille*) Regardez comme elle est claire, comme elle résiste à l'épreuve ?

PROVISEUR.

Elle me paroît vraiment bonne. Mais j'ai été une fois pincé pour avoir traité avec des gens que je ne connoissois pas, je ne m'y exposerai pas une seconde.

FIER-A-BRAS.

Que voulez-vous dire par là ? Vous êtes le premier qui m'ayez soupçonné; j'ai parcouru toutes les parties du globe, & quoique je le dise moi-même, informez-vous partout, on vous dira que Benjamin Subtil est le plus honnête homme qu'on connoisse. En attendant, apportez-moi toujours une pinte de bierre.

PROVISEUR.

Volontiers. *Il ſort & s'arrête à la porte pour écouter.*

UN BUVEUR *ſe lève & s'avance vers Fier-à-Bras.*

Qu'avez-vous dans cette bouteille, camarade? (*bas*) l'Hôte vous écoute: (*haut*) eſt-ce quelque liqueur à vendre?

FIER-A-BRAS.

Non, Monſieur, je ne ſuis pas Marchand; je ſuis Matelot, je vais faire un long voyage, & ceci eſt un bon remède pour la colique, à laquelle notre Capitaine eſt fort ſujet. (*Bas*) l'Hôte eſt-il parti?

LE BUVEUR.

En ce cas, je vous demande pardon. (*bas*) Le voilà parti.

FIER-A-BRAS.

(*Bas*) nous le tenons; (*haut*) je vous répète, Monſieur, que je n'ai rien à vendre; & quand même cela ſeroit, je ne m'adreſſerois pas à vous, qui

avez l'air d'un Commis; ainsi, retirez-vous, je vous le conseille.

LE BUVEUR *fâché.*

Et toi, tu m'as l'air d'un fripon, qui fait la contrebande.

FIER-A-BRAS.

Moi un Contrebandier ! tu n'est qu'un coquin, un misérable.

PROVISEUR *accourant.*

Messieurs ! Messieurs ! la paix; vous faites bien du tapage.

FIER-A-BRAS.

Parbleu, Monsieur, voici un impertinent qui m'accuse de fraude, parce que je ne veux pas lui laisser goûter de ce que j'ai dans cette bouteille.

PROVISEUR *au Buveur.*

Vous avez tort, Monsieur, je vous prie de le laisser en repos, c'est un très-honnête homme, qui va entreprendre un voyage de long cours, & ce que vous voyez, est un cordial pour son Capitaine.

LE BUVEUR.

En ce cas, je lui demande pardon, mon intention n'étoit aucunement de l'insulter; mais ma tête étoit un peu échauffée, je m'en retourne à ma place. *Il se retire.*

FIER-A-BRAS.

Eh bien! mon Hôte, que pensez-vous de mon eau-de-vie? Je n'en ai que dix barils à bord, voulez-vous les venir goûter cet après-midi?

PROVISEUR.

Je ne me soucierois guères d'être vu sur un vaisseau venant de France; cependant comme votre marchandise me paroît naturelle....

FIER-A-BRAS.

Vous pouvez en être sûr, elle vient du bon endroit. Je puis en faire serment; mais les sermens des Matelots ressemblent à leurs prières, on n'y a point de confiance.

PROVISEUR.

Ah ça; sans marchander, combien

me demandez-vous pour les dix barils rendus ſaufs dans ma cave.

FIER-A-BRAS.

Ma foi, cet Acte du Parlement nous a coupé le cou; mais vous me paroiſſez un galant homme, donnez-m'en ſeize guinées, vous aurez grande meſure.

PROVISEUR.

J'en doute; on me l'a ſouvent promiſe, & j'ai eu à peine la meſure ordinaire; je vous donnerai dix guinées, pourvu qu'ils ſoient rendus chez-moi entre deux & trois heures du matin.

FIER-A-BRAS.

Cela m'eſt très aiſé : j'ai un ami ſûr, chez qui je les dépoſerai au ſortir du vaiſſeau. Vous m'en donnerez douze guinées?

PROVISEUR.

Non, pas un denier davantage.

FIER-A-BRAS.

Au moins vous me donnerez pour boire ?

PROVISEUR.

Soit. Hola; garçon, apporte-nous une bowll de punch.

LE GARÇON.

Oui, Monſieur.

FIER-A-BRAS.

Ah! Monſieur, ſi vous connoiſſiez le commerce de dentelles, de galons & de broderies Françoiſes! c'eſt-là qu'il y a un ſou à gagner; nos plus grands Mylords le font tous les jours eux-mêmes.

PROVISEUR.

Bon! cela n'eſt pas croyable.

FIER-A-BRAS.

Rien de plus vrai. Vous ſavez qu'ils n'ont garde de manquer d'aller faire ce qu'ils appellent leur tour de France, ſous prétexte d'y prendre l'élégance & le bon ton; mais je con-

nois leur finesse. Ils se chargent de commissions avant partir, ils ont l'air, moyennant cela, d'acheter beaucoup & de faire grande dépense en France. Malgré cela, leur gain est si grand, qu'ils reviennent avec de l'argent de reste.

PROVISEUR.

Comment gagner sur des commissions ?

FIER-A-BRAS.

Oui, ils achettent des broderies, des galons, des soieries, des dentelles, quoique tout cela soit défendu ici, il seroit indécent à un Seigneur de n'en pas avoir. Ainsi, à tel prix que ce soit, il faut s'en procurer ; & ceux qui vont en France, leur font bien payer leur voyage. Ce que je vous dis, je l'ai appris de leurs domestiques qui en causoient entre eux.

PROVISEUR.

Je n'en suis pas surpris; les valets des gros Seigneurs sont souvent plus au fait des secrets d'une maison, que leurs maîtres.

FIER-A-BRAS.

C'est par eux qu'on les découvre. A propos, savez-vous ce que l'Ambassadeur de France vient faire ici?

PROVISEUR.

Non, ma foi.

FIER-A-BRAS.

Je vous le dis en secret, il vient pour acheter tous les *Bulldogues* d'Angleterre; si vous en savez à vendre, il vous en donnera un bon prix.

PROVISEUR.

Des *Bulldogues*, dites-vous? Est-ce qu'il manque de chiens en France?

FIER-A-BRAS.

Non, non, vous n'en découvrez pas le fin; c'est pour ne plus laisser aucune créature courageuse dans ce

Royaume. C'eſt un arrangement politique de la France & de l'Eſpagne, pour avoir enſuite bon marché de nous. Mais c'eſt encore un propos de valet. Allons, à votre ſanté, mon Hôte. *Il boit.*

PROVISEUR.

Quoi ! voilà ce que vous avez appris à bord ? Si votre eau-de-vie ne vaut pas mieux que vos nouvelles, je ferai bien de ne pas la prendre.

FIER-A-BRAS.

Bon ! vous ſavez que les François parlent beaucoup, pour dire peu de choſes.

PROVISEUR.

En cela, les Anglois les imitent. A vous, camarade. *Il boit.* Si vous me ſervez bien, ce ne ſera pas la dernière fois.

FIER-A-BRAS.

Je conſens que vous me changiez, ſi je vous trompe : à deux heures

précises, je suis chez vous. *Il sort, & son compagnon le suit.*

PROVISEUR *seul.*

Il faut avouer que les gens de notre profession sont obligés d'entendre quelquefois de grandes bétises. Témoin cet original avec ses *Bulldogues* & ses grands Seigneurs, ses galons, ses broderies & ses dentelles. Cependant, à travers ces contes ridicules, il se trouve d'assez plaisantes satires. L'essentiel est, que son eau-de-vie soit bonne. Je le crois honnête homme, du moins ce n'est pas un drôle assez malin pour s'en défier. (*Il rit*) Ah! ah! ah! cette histoire des *Bulldogues* me fait rire.

SCENE X.

PROVISEUR, GARGOTE *regardant de tous côtés avant entrer.*

GARGOTE.

Où q'c'est qu'y m'faût aller, pour trouver la Douane?

PROVISEUR.

Entrez, mon ami ; enſuite, ſi je vous entends, je vous répondrai. Voyons maintenant, que demandez-vous ?

GARGOTE.

L'Bourreau qu'on appelle la Douane.

PROVISEUR.

Quoi ! venez-vous ici pour informer ?

GARGOTE.

Pour former ! Oh ! non par la ſambille ; j'ons été formé nous-mêmes, i m'ont fait payer deux fois pus que j'n'vaux.

PROVISEUR.

Quoi ! Cette honnête race de Commis s'eſt répandue juſques dans les campagnes ?

GARGOTE.

Pardi ! nos cabarets en ſont tout ſin pleins. Nos gens d'juſtice n'en-

tendent goutte à toutes leus chicanes. Pourtant, quand i n'y a queuque vol, queuque bataille, i sont alertes assez, i n'en tirent bien leur part. Mais chés maudits Commis sont ferment, i nous font payer cher, pour une gouteletette de brandevin, qui n'vaut pont deux doubles.

PROVISEUR.

Qu'avez-vous donc à démêler avec la Douane?

GARGOTE.

No Bailli m'a dit qu'i m'falloit y épéler, pour n'pas payer, parce qu'i n'pouvoit pas m'aider à m'tirer d'affaire.

PROVISEUR.

Ah! j'entends; vous avez vendu de l'eau-de-vie à des gens que vous ne connoissiez pas.

GARGOTE.

Juste, vous avez mis l'doigt d'sus. j'leus ai fait un long crédit pard'sus

l'marché; & parce que j'leus demande poliment d'l'argent, i vont porter plaintes; mais, dites-m'un peu, les Commis de ce Bourreau sont-i Membres du Parlement?

PROVISEUR.

Ma foi, mon ami, je n'en crois rien.

GARGOTE.

Si no Député n'étoit un, j'aurois bientôt rattrapé m'n'argent. C'est un brave homme sti-là. Quand j'l'avons élu, i nous donnoit de l'or comme du fer; je n'pouvions quasi pas tout compter. Jamais j'n'avons eu tant de plaisir; il s'est-enrosté avec nous; pardi! j'étions compéres & compagnons.

PROVISEUR.

Je n'en suis pas surpris; mais je doute que vous le trouverez de même à présent.

GARGOTE.

Oh qu'si! c'est un brave hom-

me, j'l'avons choisi pour défendre no village.

PROVISEUR.

En ce cas, il n'est pas Membre de la Douane, je vous en assure.

GARGOTE.

Pourquoi? i n'soutiennent pas les paysans?

PROVISEUR.

Non, ils sont attachés à la Capitale.

GARGOTE.

Qu'eu différence y trouvez-vous? c'est toudis l'même pays.

PROVISEUR.

Il vous le paroît à vous autres Villageois, qui ne portez pas vos vues aussi loin que les habitans de Londres; ce sont eux qui font les loix, mon ami.

GARGOTE.

Et j'les exécutons nous autres. Pardi! je l'avions toudis pensé. T'nez,

ce pacte contre les liqueurs ſpirituelles, fait pus d'mal qu'un baril de poudre ſous leus tour de Londres, & quatre fois pus d'bruit que tous leurs canons.

PROVISEUR *riant.*

Ah! ah! ah! rien de plus vrai! ils ne tirent le canon que pour les réjouiſſances, & cet Acte nous fait pleurer. Vous mangeriez un pudding aſſaiſonné de poudre à canon, qu'il vous feroit moins de mal.

GARGOTE.

Pardi! j'n'ai pas envie d'l'éprouver. Mais, qu'eſt ce qu'c'eſt qu'vous vendez ici, vous?

PROVISEUR.

Pas d'eau-de-vie, je vous le jure.

GARGOTE.

Eh bien, buvons un bon pot d'biére proteſtante, comme j'l'appellons cheux nous.

PROVISEUR.

Volontiers.

GARGOTE.

V'là une bonne eſpéce d'homme. Il eſt drôle avec ſon pudding à l'poudre à canon ; ſi j'contois ça à no Village, i m'noirciroient avec.

PROVISEUR *apportant de la bierre.*

Allons, Mon ami, à votre ſanté, *Il boit.*

GARGOTE.

Merci. (*Bas*) Diantre ! qu'eu avaloir ! A vous. (*Il boit.*) Contême un peu des nouvelles de Londres. Tous mes voiſins m'ont enchargé d'leus en rapporter uné botte.

PROVISEUR.

Si vous voulez leur rapporter toutes les nouvelles, il vous en coutera bonne.

GARGOTE.

Bon ! eſt-che qu'i faut payer pour ſavoir des nouvelles ?

PROVISEUR.

Comment payer ! Oui ſûrement.

Vous voyez ces gazettes, chacune d'elles paie un shelling par jour au Roi. Tenez, ce petit paragraphe que je vais vous lire, en coute seul plus de deux. (*Il lit.*) » On dit que » le Pape ayant lu cet Ouvrage, » s'écria : il est dommage qu'un aussi » bon Orateur soit Hérétique !

GARGOTE.

Quoi ! i faut deux shellings pour cette faribole ! pardi, i n'y a d'quoi ruiner un homme ; si faut payer si cher, seulement pour l'sujet d'un Pape & d'un l'Orateur ; qu'est-ce que c'est donc qu'un l'Orateur ?

PROVISEUR.

Un Ministre, un fameux Prédicateur.

GARGOTE.

Vrai ? j'ai envie d'aller l'entendre, j'serois curieux de vir prêcher un Curé de Londres : les nôtres font ça si drôlement ; j'en avons un nous autres, qui nous endort en moins de

rien ; mais c'eſt un pauvre homme, qui a du mal aſſez à vivre. Pardi, j'irai entendre c'l'Orateur du Pape.

PROVISEUR.

Ouï, mais il vous en coutera de l'argent.

GARGOTE.

Quoi! d'l'argent pour entrer à l'Égliſe! Ce n'ſera pont du mien qu'ils auront, j'vous jure. Je m'ſouviens qu'i n'y en a un qui montre des vieux tombieaux & des drôleries, qui m'en a demandé une fois, parce qu'i m'avoit parlé une heure, pour pas grand'-cauſe. Mais i n'm'attrapera pus. J'ny irai pus. Mais dites m'un peu où loge celle Douane, j'ſus curieux d'vir c'qu'i m'diront. Allons, à vous, pour l'dernier coup. (*Il boit.*) T'nez, changez, & rendême. (*On entend crier dans la rue, au Commis! au Commis*) Qu'eſt-ce! qué c'eſt qu'ça? Eſt-ce l'Lord Maire qui paſſe? j'ſus curieux dé l'vir. *Il ſort en courant.*

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente la Taverne de Proviseur, & une Chambe ouverte.

PROVISEUR, DE-PAR-LE-ROI.

PROVISEUR.

VOISIN, je vous ai fait appeller relativement à une affaire sur laquelle je voudrois avoir votre avis.

DE-PAR-LE-ROI.

Me voici prêt à vous rendre service. Vous avez fait des emplettes ce matin, à ce qu'il me paroît.

PROVISEUR.

Oui, de fort belles; c'est vraiment ce qui s'appelle des œuvres de ténèbres. J'avois bien besoin de

reſter levé toute la nuit, pour faire un marché ſemblable. J'ai donné dix guinées pour dix barils d'eau de rivière.

DE-PAR-LE-ROI.

Cela ne vous eſt pas ordinaire, voiſin, on ne vous trompe pas aiſément.

PROVISEUR.

Cependant, rien de plus vrai; j'ai eu affaire à un ruſé matois, à un maudit Matelot, ou plutôt un diable déguiſé, que Lucifer confonde.

DE-PAR-LE-ROI.

Vous ne les aviez donc pas goûtés d'avance?

PROVISEUR.

Pardonnez-moi, j'avois trouvé la marchandiſe très-bonne. Je veux vous en faire juge vous-même. Voici un de ces barils, examinez-le bien.

DE-PAR-LE-ROI.

Il eſt aiſé de voir qu'il eſt de forme Françoiſe.

PROVISEUR.

Que la peſte les étouffe ! Nous n'avons rien eu de bon de ce pays-là, qu'à la pointe de l'épée. Voyez, examinez de nouveau, je vais vous en découvrir la fourberie. Les François paſſent pour fort inventifs en ce genre.

DE-PAR-LE-ROI.

En tous cas, les Anglois perfectionnent leurs ouvrages !

PROVISEUR.

Que le Ciel les préſerve de rien ajouter à celui-ci. (*Il tire de l'eau-de-vie*) Goûtez cela ?

DE-PAR-LE-ROI.

Comment ! c'eſt d'excellente eau-de-vie. Par quel haſard dites-vous que c'eſt de l'eau de rivière ?

PROVISEUR.

Je vais vous le faire voir. (*Il perce le baril de l'autre côté*) Voyez maintenant ſi j'ai tort.

DE-PAR-LE-ROI, *après avoir goûté.*

Voilà qui eſt ſurprenant! c'eſt de l'eau.

PROVISEUR.

A préſent, voici un baril défoncé; il me coute une guinée, & j'en ai à peine tiré un pot d'eau-de-vie.

DE-PAR-LE-ROI.

Cela eſt étonnant! mais auſſi vous voulez toujours tout avoir à bon marché, au lieu de faire affaire avec vos voiſins.

PROVISEUR.

Parbleu, il m'en a couté trop cher pour l'avoir fait derniérement; un Diſtillateur de nos amis m'envoie un baril de mauvaiſe eau-de-vie, on m'accuſe, on me ruine, en m'en faiſant payer l'amende, comme venante de France. Vous devez en ſavoir quelque choſe, puiſque ce fut vous qui m'arrêtâtes.

DE-PAR-LE-ROI.

Ah! ah! je m'en rappelle.

PROVISEUR.

A préſent, encore, au moment où je vous fais appeller, pour que vous m'aidiez à découvrir le fripon qui m'a dupé, vous êtes le premier à en plaiſanter.

DE-PAR-LE-ROI.

Moi, vous plaiſanter, voiſin! vous me jugez mal; depuis le tems que j'ai l'honneur d'être attaché au Bureau, je n'ai jamais toléré de friponnerie ſemblable. Ce drôle n'a peut-être pas encore fini avec vous, je le guetterai, &c...

PROVISEUR.

Comment! il n'a pas fini avec moi! je ne lui conſeille pas de revenir, car je lui ferois voler la cervelle, en dépit de ſes broderies Françoiſes, & de ſes *Bulldogues.*

De-par-le-roi.

Doucement, voiſin, vous vous échauffez ; prenez garde que, ſachant que vous faites un commerce prohibé, il n'informe contre vous, & ne revienne avec un Officier de la Douane, pour confiſquer vos marchandiſes.

Proviseur.

Croyez-vous qu'ils en aient le droit?

De-par-le-roi.

Sûrement ; le pouvoir des Douanes s'étend fort loin, ils peuvent foncer toutes vos portes. Je parierois tout au monde qu'ils le feront, pour vous le prouver ; je vais vous compter ce qui m'eſt arrivé derniérement. On m'apporte un ordre d'arrêter une femme qui paſſoit cependant pour une prude, & qui ſe tenoit conſtamment enfermée dans ſa chambre : je tentai inutilement toutes ſortes de moyens pour m'y introduire, ſa porte étoit toujours fermée. Enfin, ſon accuſateur vint

un jour me trouver d'un air joyeux, & me dit qu'il avoit trouvé un moyen sûr, pour entrer chez elle; sa fille, ajouta-t-il, vient d'acheter une robe des Indes, je vais en informer le Bureau, & obtenir un ordre de fouiller sa chambre. Il le fit, & nous y entrâmes de force; mais nous n'y trouvâmes pas la robe. Oh! mon ami, si le Bill de l'Accise eût été approuvé, je n'eusse pas donné ma place pour dix mille livres sterlings.

PROVISEUR.

O ciel! vous me faites trembler à la vue du sort qui me ménace.

DE-PAR-LE-ROI.

Ces gens-là n'aiment que plaies & bosses, ils ne vous en tiendront pas quitte comme cela, voisin.

PROVISEUR.

Quel parti donc prendre! s'ils entrent de force chez moi, je suis ruiné.

DE-PAR-LE-ROI.

Vous avez donc beaucoup de contrebande?

PROVISEUR.

Pour quelques centaines de livres sterlings.

DE-PAR-LE-ROI.

(*A part*) Eh bien, je vous en délivrerai. (*haut*) En ce cas, gardez le tout jusqu'à ce soir, & à la brune, je vous conseille de l'emporter, & de le mettre en lieu de sûreté. (*bas*) Avant ce tems, je vous en éviterai la peine.

PROVISEUR.

Ma foi, votre conseil est bon.

DE-PAR-LE-ROI.

Suivez-le exactement. De mon côté, je vous rendrai tous les services qui dépendront de moi. (*bas*) Il faut que je me presse d'aller faire mon rapport. (*haut*) Comptez sur mon zèle. *Il sort.*

PROVISEUR.

Je vous remercie ; (*seul*) il est toujours bon d'opposer un voleur à un autre. J'ai bien fait de le consulter, ces gens là vaillent mieux que le meilleur Avocat, en pareille matière. Je me suis trouvé vraiment en danger, sans m'en douter. Mais ce soir je paqueterai le tout ensemble, & m'en déferai. Quant à mes eaux-de-vie, je sais ce que j'ai à en faire.

UN EXEMPT *entre, suivi de Commis & d'un Connétable.*

L'EXEMPT.

Mon ami, je viens d'être informé que vous aviez des eaux de-vie de contrebande dans votre maison.

PROVISEUR.

(*A part*) S'il n'est question que de cela, il n'y a point de mal (*haut*) Des eaux-de-vie, dites-vous ? J'avoue que j'ai reçu quelques barils, dont je n'ai pas encore fait la Déclaration,

je n'ai pas eu le tems de les examiner, ils ſont dans ma cave. Deſcendez-y, vous les trouverez ; les gens de votre eſpèce ont bientôt découvert tout ce qui s'y trouve.

L'EXEMPT *aux Commis.*

Allons, ſuivez-moi, vous autres.

PROVISEUR.

S'ils ne vont pas plus loin, je ſuis heureux ; mais s'ils montent, mes affaires vont mal : John! cours ôter la clef de ma chambre. On dit qu'ils peuvent l'enfoncer : mais le plus court eſt de ne pas faire de réſiſtance. Hélas ! voilà les ſuites de ce bill fameux. Un Marchand n'eſt plus le maître chez lui, il ne peut en expulſer cette vermine.

Les Commis remontent avec les barils.

L'EXEMPT.

Vous voyez, mon ami, qu'on ne gagne rien par un commerce clandeſtin ; tôt ou tard on en eſt la dupe.

PROVISEUR.

Je ſais parfaitement qu'il eſt difficile d'y faire ſon compte. J'eſpère que vous ne le ferez pas plus que moi. Mais, celui qui me les a vendus eſt un ſi honnête homme, que je voudrois bien le revoir.

L'EXEMPT.

Notre coutume n'eſt pas de nommer ceux qui nous font des rapports, à moins qu'ils ne nous le permettent.

PROVISEUR.

J'en ſuis fâché, je recompenſerois bien celui qui me l'ameneroit.

L'EXEMPT.

En ce cas, je repaſſerai plûtard, & je tâcherai de l'engager à m'accompagner. (*Aux Commis*) Allons, partons. *Ils emportent les barils.*

SCENE II.

Le Théâtre change, & repréſente une rue de Londres.

PIED-LEVÉ ET GRIMACE *s'y promenent*, LIMIER *vient les y joindre.*

LIMIER.

Meſſieurs, je ſuis votre ſerviteur, je viens de chez vous, pour vous offrir mes ſervices; j'ai une lettre de recommandation.

GRIMACE *la lit.*

» Le porteur de ce billet eſt un » homme fort adroit & fait pour notre » commerce: on peut l'employer à tout » ce qu'on veut; il ment très-joliment, » ſans héſiter & ſans la moindre af- » fectation; il pourra vous être utile » en plus d'une occaſion. Tout ce que » je puis vous dire de plus en ſa fa- » veur, c'eſt que le fameux Mac-cray

» n'eût jamais été condamné, s'il eût » eu son adresse. Je suis &c.

» Votre servante

» Catherine Fausse-Monnoie.

» *P. S.* Je suis maintenant en affaire, » sans quoi je serois passée moi-même » chez vous. Le charbon est en lieu » de sûreté.

Pied-Levé.

Voilà qui est bien, mon ami, vous me paroissez jouir d'une bonne réputation, je ne l'aurois pas jugé à votre mine; votre accoutrement n'annonce pas l'opulence. Ce n'est pas, cependant, le moment de vous faire habiller, avant que nous n'ayons vu de quoi vous êtes capable. Quel a été votre genre de vie jusqu'à ce jour? Qu'avez-vous fait pour gagner votre pain?

Limier.

Je n'ai jamais dû qu'à mon industrie le soutien d'une famille nombreuse.

breuſe. J'ai toujours été intriguant, même dès mon enſance.

PIED-LEVÉ.

Par votre famille nombreuſe, vous entendez probablement les filles qui compoſent votre ſerrail ; mais cela ne nous regarde pas. Contez-nous plutôt les aventures de votre jeuneſſe.

LIMIER.

Volontiers, Meſſieurs. Je n'étois encore qu'un enfant, que je m'amuſois à garder les cochons des autres, c'eſt-à-dire que je détournois adroitement quelques uns de ceux que je rencontrois ; je les conduiſois enſuite au marché, où j'étois bien payé de mes peines. Quand je devins un peu plus grand, j'entrepris un commerce plus lucratif. Je m'emparois des charriots & voitures que je trouvois ſans conducteur, & tandis qu'ils étoient occupés de leurs affaires, je les ramenois à leurs maî-

tres ; cela ne me valoit jamais moins d'un shelling la pièce. Ensuite, je fis le commerce de bestiaux, dont je m'étois procuré un assez bon nombre, sans rien débourser. Quelquefois, quand je voyois un cheval attaché à une porte, de peur qu'il ne se refroidit, & ne devint roide, je lui faisois faire une course profitable, sans que jamais de la vie, on m'ait rien reproché contre l'honnête homme.

PIED-LEVÉ.

Voilà une jeunesse bien employée ; voyons la suite.

LIMIER.

Ma foi, Monsieur, la fortune m'ayant tourné le dos, il me fallut user d'industrie. Je parcourus les comptoirs, où je fus souvent très utile à plusieurs honnêtes Négocians que j'empêchai de faire banqueroute, en changeant ou ajoutant un malheureux

zéro qui n'étoit pas où il devoit être; & quelque pauvre & misérable que je vous paroisse, j'ai plus d'une fois été caution, & ai prêté serment pour des sommes énormes, jusqu'à dix mille guinées : voyez, d'après cela, si vous avez besoin d'autres motifs d'assurance.

PIED LEVÉ.

Je crois que vous eussiez bien fait de vous en tenir à cette profession, la nôtre ne vous en rapportera jamais autant.

LIMIER.

Non, Monsieur, elle ne vaut plus rien, depuis qu'on a fait un bill contre les débiteurs insolvables. D'ailleurs, ce n'étoit pas pour moi que je faisois ces sermens; ceux qui m'employoient en retiroient tout l'avantage.

PIED-LEVÉ.

Nous sommes aussi dans le cas

d'eſſuyer un amendement qui va réduire notre profeſſion à peu de choſe. Il eſt queſtion d'un traité de commerce avec la France. Mais ſi on fait le moindre changement, il n'y a plus rien à faire. Je me retire. Si cependant vous voulez endoſſer notre livrée, & conduire un carroſſe, on vous donnera de bons gages; ils nous faut des gens adroits. Je vous prêterai un riche & bel habit chaque fois que vous ſerez appellé en témoignage, & ſi vos ſermens ſont reçus, je tâcherai de vous avancer. *On entend crier dans la rue, aux Commis! aux Commis!*

GRIMACE.

Vîte, vîte; décampons. Voyons, avant, de quel côté vient la foule; la peur de tomber entre leurs mains me donne la fièvre.

PIED-LEVÉ.

Et à moi la courante. *Les cris redoublent.*

LIMIER.

Moi, je vais me fourrer tout au milieu, & crier plus fort que les autres. Si je vois quelque nigaud parmi eux, qui aient moyen de payer, tant pis pour lui, je prendrai ma revanche.

PIED-LEVÉ.

Bonne pensée. Je souhaite que vous réussissiez. Adieu, je me sauve. Tâchez de nous rejoindre ce soir, & de nous en faire connoître un qui soit bien dans ses affaires.

LIMIER.

Fiez-vous-en à moi, soyez tranquille. (*Il crie de toute sa force*) Aux Commis! *Les deux autres se sauvent.*

SCENE III.

La populace entre, conduite par Mesdames CHOPINE & QUATRE-POTS; LIMIER *les joint, & se mêle dans la foule, en criant* :

Aux Commis! aux Commis! jettez-

les à l'eau, plongez-les dans l'abreuvoir, noyez-les. (*Il examine Gargote, le prend au colet, en disant*) un Commis! un Commis! Que ferons-nous de celui-ci? c'eſt ſûrement un vieux pécheur.

LA POPULACE.

Jettons-le dans la rivière, noyons-le.

Mdme. QUATRE-POTS.

Non, non, c'eſt trop peu pour lui, il faut, avant, que je lui caſſe cette bouteille vuide ſur la tête. (*Elle le frappe*) Tiens, gueux, c'eſt la dernière de quatre que j'ai bu aujourd'hui, va t'en faire ton rapport. Mon fils écrit des Comédies; mais toi, je te ferai jouer le tragique. *Elle le bat de toute ſa force.*

GARGOTE.

Au meurtre! à l'aſſaſſin! je n'ſus pas Commis.

Mdme. CHOPINE.

Attends, coquin, je te ferai crier

pour quelque chose. (*Elle lui jette de l'eau-de-vie à travers la figure.*) Tenez, tenez, Messieurs, voilà mes jarretières pour le pendre.

LA POPULACE.

Emmenons-le toujours avec nous, nous lui donnerons une sévère discipline. (*Ils sortent tous en criant*) *Hussa! hussa!*

SCENE IV.

Le Théâtre change, & représente la Boutique d'un Apothicaire.

CARAMEL *dans sa Boutique*, Mdme. FRIPERIE *criant dans la rue*,

Vieux habits à vendre! vieux habits à vendre!

CARAMEL.

Ici, Marchande, ici.

Mdme. FRIPERIE.

Volontiers, Monsieur, je ne serai pas fâchée d'être étrennée, sur tout

par une matinée auſſi froide. Mais, parmi toutes ces phioles que je vois là, ne ſauriez-vous me trouver une bonne goutte d'eau-de-vie Françoiſe.

CARAMEL.

Qu'appelles-tu, méchant garnement! ſors bien vîte de ma boutique, je ne veux pas d'affaire avec toi, tu viens ici pour me ſurprendre.

Mdme. FRIPERIE.

Que veut dire ce vilain maltotier! Te ſouviens-tu encore du tems que tu étalois, ainſi que moi, ta petite boutique au coin d'une rue. A préſent, tu te fais appeller Docteur; mais tu es le Docteur des foux, car il n'y a qu'eux qui puiſſent venir à ta boutique.

CARAMEL.

Vas, vas employer ailleurs tes ruſes. Si tu ne ſors de bonne grace, je te le ferai bien faire de force, & te ferai mettre en lieu de ſûreté.

Mdme. FRIPERIE.

En lieu de sûreté! mets-y ton nez tu fera mieux, car tu en a plus estropié, défiguré, empoisonné avec tes drogues, que toutes les maladies réunies ne sauroient le faire. Ton maudit spécifique a fait plus de mal en un an, que toutes les eaux-de-vie & le thé en mille. Cependant on les a proscrits, & on laisse subsister ton infernalle boutique.

CARAMEL.

Veux-tu partir d'ici, salope.

Mdme. FRIPERIE.

Ouï, tu es propre, toi, parce que tu as un habit complet maintenant; je me rappelle d'un tems où tout ce que tu portois ne valoit pas ce qu'on ramasse dans la rue. Mais tu t'es créé Docteur. Tu fais un commerce que je voudrois que Lucifer confonde. Tu ferois mieux de me donner une goutte.

CARAMEL.

Si tu ne sors à l'instant, je fais venir le Juge de paix.

Mdme. FRIPERIE.

Va, s'il arrête quelqu'un, ce ne sera jamais qu'un homme de ton espèce. *Elle sort.*

SCENE V.

Le Theâtre représente la Taverne de Droit-Jeu, où plusieurs personnes fument autour d'une bowll de punch.

Deux FEMMES *de Commis entrent avec* BASSET, *déguisé en femme.*

UN BUVEUR.

Hola! garçon, remplis-nous de nouveau cette bowll.

DROIT-JEU.

Attendez, Monsieur, je vais vous l'accommoder moi-même. Les vrais amis se reconnoissent partout; celui qui ne veut pas obliger les siens est

un misérable. La sage Législateur n'a jamais eu intention de priver les gens de ce qu'ils aiment, dès qu'ils ont moyen de payer, mais seulement d'empêcher les pauvres d'y trouver leur ruine.

BASSET, *bas aux deux femmes.*

Tout-à-l'heure, je lui expliquerai l'Acte bien autrement ; je vois qu'on ne nous a pas envoyé ici à faux. (*Voyant l'Hôte porter une bowll*) Du punch ; c'en est assez pour faire mon rapport.

1ère. FEMME.

Comment savez-vous si c'est du punch ?

BASSET.

A l'odeur. J'ai fait vingt sermens pour des choses que je n'avois fait que sentir.

2de FEMME.

Quoi ! la Douane reçoit de pareils sermens ?

BASSET.

Il y en a de plus ou moins difficiles ; vous connoîtrez cela plûtard. Quant à moi, je suis aussi sûr de mon odorat, que de mon goût : quand je ne puis me convaincre par un sens, j'ai recours à un autre. Mais voilà l'Hôte qui passe, je pourrai faire l'un & l'autre. *Il trempe le doigt dans la bowll.*

DROIT-JEU.

Parbleu ! Madame, vous êtes bien hardie.

1ère. FEMME.

C'est un desir de femme grosse.

DROIT-JEU.

En ce cas, je la lui ferai boire toute entière. Je viens d'une femme, par conséquent j'aime les femmes. Allons, buvez, Madame, cela fera du bien à votre enfant ; je ne voudrois pas, pour un million, vous le voir perdre. Courage, buvez tout.

(*Baffet en buvant fe détourne, & en verfe dans une bouteille*) Si vous en voulez davantage, vous n'avez qu'à le dire.

BASSET.

C'en eft affez, Monfieur, je vous remercie.

DROIT-JEU *à la 2de. femme.*

Buvez auffi, vous, vous n'êtes pas trop vieille pour être dans le même cas.

LA FEMME *buvant.*

C'eft pour vous remercier, Monfieur.

DROIT-JEU *en s'en allant.*

Ah ça, les femmes ne fe contentent pas d'une fois, quand vous en voudrez encore je fuis à votre fervice.

BASSET. (*bas*)

Ma foi, j'ai bien fait de me déguifer, cet homme aime prodigieufement les femmes.

UN BUVEUR *à fon compagnon.*

N'avez-vous pas remarqué que

cette femme, en buvant, en a versé dans une bouteille ?

2$^{d.}$ Buveur.

Ouï, vraiment, je soupçonne là quelqu'intrigue.

1$^{er.}$ Buveur.

Regardez; elle écrit maintenant : je parierois que ce sont des Commis déguisés.

Droit-Jeu *rentrant avec une bowll pleine.*

Allons, courage, Mesdames, ne l'épargnez pas.

Un Buveur *l'appellant.*

Que faites-vous donc là notre Hôte ? (*bas*) ce sont des Commis déguisés pour vous trahir.

Droit-Jeu.

Quel conte! Croyez-vous que cette bonne femme voudroit envoyer son enfant en enfer ! car elle est grosse, mon ami.

LE BUVEUR.

Ouï, grosse de l'espérance de vous arracher une centaine de guinées.

2d. BUVEUR.

Sûrement; car elle a versé de la liqueur dans une petite bouteille, & ensuite elle a écrit sur un petit livre; & comme votre liqueur est de contrebande ....

DROIT-JEU.

Miséricorde! je suis perdu. Peste soit de mon bon cœur, il m'a toujours mené à l'hôpital. Que vais-je devenir?

1er. BUVEUR.

Prenez un prétexte pour sortir, nous trouverons bien moyen de la fouiller.

DROIT-JEU.

Je vous serai infiniment obligé.

1er. BUVEUR, *haut.*

Droit-Jeu, apportez-nous de la monnoie.

DROIT-JEU.

Dans l'inftant, Monfieur. *Il fort.*

Les deux BUVEURS *s'approchent de Baffet.*

Madame, permettez-nous, s'il vous plaît, de vous embraffer; nous avons parié d'embraffer la première femme que nous verrions.

BASSET.

Retirez-vous, Meffieurs, laiffez-moi tranquille.

1er. BUVEUR *à toute la compagnie.*

Meffieurs, venez tous ici un moment : cette femme groffe eft un homme déguifé ou un hermaphrodite; fa barbe eft plus forte que la mienne.

Tous enfemble.

Il faut favoir cela. Sûrement, c'eft un homme. *Ils le deshabillent.*

1er. BUVEUR.

Accourez, M. Droit-Jeu, vous verrez ici une chofe étrange!

DROIT-JEU *entrant.*

Quoi! un loup ſous la peau d'un agneau! Comment, inſigne frippon, cannibal maudit, tu es venu ici pour me perdre! Qu'on le dépouille! Ce n'eſt pas le tems des maſques. Voyons s'il n'a point d'armes, de piſtolets dans ſes poches. *On le fouille, on en tire la bouteille & le petit livre.*

1er. BUVEUR *les montrant.*

Voilà la poudre & les piſtolets, & voici la mèche. (*Il lit*) *Memorandum.* » Le 19 Mars 1786, le Sieur » Thomas Droit-Jeu a vendu une » bouteille de vin de France, & du » punch étranger, pour un écu, à moi » Salomon Baſſet, en préſence de Sara » Fouille-au-pot & de ſa commère. «

DROIT-JEU.

Diable! voilà une excellente pièce d'écriture, il n'y a pas un mot qui ne porte coup. Mais, dis-moi donc, vilain, quand t'ai-je demandé un

écu, pour une bowll de punch.

BASSET.

Jamais, Monſieur. Je déclare, devant toute cette honorable compagnie, que c'eſt la première fois que je mets le pied chez vous. Je ne me ſuis déguiſé, que parce que vous paſſez pour un homme qui aime beaucoup les femmes. *Tout le monde rit.*

1ère. FEMME.

Monſieur, je vous en prie, pardonnez-nous, pour cette fois.

DROIT-JEU.

Si vous êtes vraiment une femme, je ne puis vous refuſer.

1er. BUVEUR.

Vous voulez donc payer l'amende?

Tous enſemble.

Non, non, il faut le conduire devant le Juge de paix.

DROIT-JEU.

Vous avez raiſon; ah! chien

d'hermaphrodite. Quand tu accouchera, je ferai parrain, nous baptiserons ton enfant dans la rivière. Tu pensois donc qu'il ne falloit qu'une *cornette* pour m'attraper. Tu es pris toi-même. Allons, Messieurs, qu'on le conduise.

SCENE VI.

Le Théâtre représente la Pharmacie d'un Droguiste, où est un Garçon de boutique.

PIED LEVÉ, LIMIER *entrent avec* M. GAGE *& un Connétable.*

PIED-LEVÉ.

Où est votre maître ?

LE GARÇON.

Dans sa chambre, Monsieur ; souhaitez vous que je l'appelle ?

PIED-LEVÉ.

Cela n'est pas nécessaire ; nous pouvons terminer nos affaires sans

lui. Je ſais où ſont les marchandiſes. Allons, Meſſieurs, ſuivez-moi.

LE GARÇON *crie.*

M. Scamonée, deſcendez au plus vîte.

SCAMONÉE *accourant.*

Qu'y a-t-il; pourquoi crie-tu de la ſorte?

LE GARÇON.

Ah! Monſieur, celui qui vous a vendu du thé vient d'arriver ici, accompagné de trois autres perſonnes; ils ſont deſcendus à la cave, ſans en demander la permiſſion.

SCAMONÉE.

Voilà ce qui s'appelle une manœuvre clandeſtine infernale : je me ſuis défié de la mine de ce coquin, il ſera bien fin, s'il trouve ce qu'il cherche.

PIED-LEVÉ & *ſa Suite remontent avec une balle.*

Vous voyez, Meſſieurs, que je

vous ai trouvé votre charge.

M. GAGE *au Connétable.*

Vous êtes témoin, Monſieur, que j'ai mis le cachet ſur ces marchandiſes. (*Il les marque*) Vous êtes ſûr, Limier, qu'elles ſont de contrebande.

LIMIER.

Ouï, Monſieur, c'eſt du thé étranger que j'ai aidé à conduire ici moi-même.

SCAMONÉE.

Grande preuve de coquinerie ; mais, prenez garde à ce que vous faites, car je pourrois bien vous mener au temple du repentir.

PIED-LEVÉ.

Quoi ! vous oſez inſulter les Officiers de Sa Majeſté, dans l'exercice de leur charge. Savez-vous qu'on a publié une proclamation contre les oppoſans ?

SCAMONÉE.

Je crois plûtôt que c'eſt contre les frippons.

PIED-LEVÉ.

Maintenant que nous avons saisi ces marchandises, allons voir dans le magasin s'il n'y en a point d'autres. *Ils sortent.*

LE CONNÉTABLE.

Moi, je vais dresser ici mon rapport. *Il écrit.*

SCAMONÉE *au Connétable.*

Je suis fâché, Monsieur, de vous voir en aussi mauvaise compagnie; je vous conseille de ne pas mettre les mains davantage sur ces marchandises, cela pourroit avoir de fâcheuses suites.

LE CONNÉTABLE.

Je vous remercie, Monsieur, je suis un petit Marchand qui ai dû mal assez à vivre. En ce cas, ils se démêleront comme ils l'entendront.

PIED-LEVÉ, LIMIER & GAGE *apportant chacun un ballot.*

SCAMONÉE.

Quoi! encore de nouveaux vols?

LIMIER.

Prenez garde à ce que vous dites; ne perdez pas la réputation de ces honnêtes gentilshommes.

SCAMONÉE.

Vous autres gentilshommes! montrez-moi vos titres ?

LIMIER *lui montrant un ordre de ſaiſie.*

Les voici : quiconque ſert le Roi eſt gentilhomme.

SCAMONÉE.

En ce cas, tout Soldat l'eſt auſſi. (*au Connétable*) Monſieur, ces marchandiſes ſont permiſes, j'en ai payé les droits; ainſi, je m'oppoſe à ce qu'on les emporte.

LIMIER.

Si vous vous oppoſez aux Ordonnances, nous vous emmenerons auſſi avec nous. (*Le Connétable fait faire paix*) Je vais mettre ces ballots dans ma voiture. (*Il en lève un*) C'eſt la même choſe, poids pour poids, il

il n'y manque pas une once.

SCAMONÉE *à Gage.*

Monſieur, je vous ſomme de laiſſer ici ces marchandiſes : que ces Meſſieurs les emportent, s'ils l'oſent. Leur mine me répond d'avance du ſort qui les attend.

PIED-LEVÉ ET LIMIER *emportent les balles.*

Allons, M. Limier, montez avec moi, nous ſerons ſûrs que perſonne n'y touchera. Au plaiſir de vous revoir, Monſieur.

SCAMONÉE.

Meſſieurs, je ne vous donnerai pas la peine de revenir, je vous rendrai votre viſite. Permettez-moi, en attendant, de dire un mot à votre Cocher. (*Bas au Cocher*) Écoute, mon ami, mène les chez M. Digne, Juge de paix. (*Au Connetable*) Vous, Monſieur, je vous charge de me répondre de ces deux hommes qui

viennent

viennent de me voler. (*A M. Gage*) Je vous prie de vouloir bien m'y accompagner, nous y démêlerons cette affaire.

SCENE VII.

Le Théâtre représente la Maison de M. DIGNE, *Juge de Paix, où plusieurs personnes plaident.* GARGOTE *entre, conduit par un Connétable & plusieurs Commis.*

M. DIGNE *au Connétable.*

Quelle affaire vous amène?

LE CONNÉTABLE.

Je viens dénoncer à Votre Seigneurie, cet homme qui excitoit une émeute.

M. DIGNE.

Avez-vous des témoins?

UN COMMIS.

Ouï, Monsieur; un homme passoit tranquillement son chemin, quelques mutins qui le rencontrèrent, s'avi-

sèrent de crier, *aux Commis !* aussitôt ce paysan accourut, & de deux grands coups de ce bâton que voici, il le renversa par terre. J'affirme ce fait, Monsieur, comme l'ayant vu de mes propres yeux.

M. Digne.

Cela s'est-il passé avant que la populace fut ameutée?

Le Commis.

Ouï, Monsieur, c'est ce qui en a été la cause.

Gargote.

Qu'eu menterie. Quoi! j'ons excité une meute, & fais tout ce biau bacchanale. Je n'y fus pour rien, non pus que sti-là qui est dans la leune.

Un Étranger.

Avec la permission de Sa Seigneurie, je vais lui raconter, en deux mots, comment les choses se sont passées.

M. Digne.

Parlez.

L'ÉTRANGER.

Je ſuivis la populace par curioſité, je la vis très-animée contre un homme qu'elle diſoit être un Commis. Lorſque celui ci, Monſieur, (*montrant le Commis*) dont la mine n'annonçoit rien de bon, ſe joignit à la foule, en criant, noyez-le, jettez-le dans la rivière.

M. DIGNE.

Et que fit ce payſan ?

L'ÉTRANGER.

Il étoit interdit, effrayé, comme tout autre l'eût été à ſa place; mais il ne dit, ni ne commit aucune inſulte. J'imaginai que ce drôle ne l'arrêtoit, que pour tâcher de le dévaliſer; auſſi, je ne le perdis pas de vue.

M. DIGNE *au Commis*.

Quel eſt votre nom, mon ami?

LE COMMIS.

Jonathan Sans-Foi, Monſieur.

M. DIGNE.

Ah! ah! je me rappelle que vous êtes déjà venu à mon Tribunal, à propos de l'Acte de réformation.

LE COMMIS.

Oui, Monsieur, j'ai été compromis dans cette affaire.

M. DIGNE.

Et pas pour peu. Greffier, dressez un Acte de *Committimus* contre lui. (*A l'Étranger*) Vous êtes prêt à affirmer, par serment, que votre rapport est véritable?

L'ÉTRANGER.

Oui, quand il plaira à Votre Seigneurie.

M. DIGNE.

Qu'on le mette donc en lieu de sûreté. (*A Gargote*) Vous êtes fort heureux, mon pauvre ami, que le hasard vous ait procuré un libérateur, car votre sort eût été à plaindre. Que ceci vous serve de leçon,

pour ne plus vous joindre à une populace ameutée.

GARGOTE.

Grand merci, Monſieur. M'eſt avis qu'il y a pus de frippons à cet'heure dans le monde, que d'mon tems. Mais i n'm'attraperont pus. Quand j'aurai envie de faire du carillon, j'm'enfermerai dans une chambre, & j'en ferai à moi tout ſeul. *Il ſort.*

SCAMONÉE *entre avec un Connétable,* M. GAGE, LIMIER & PIED-LEVÉ.

LE CONNÉTABLE.

Monſieur, je ſuis chargé de porter une plainte de vol contre ces deux gens-ci. *Il montre Pied Levé & Limier.*

SCAMONÉE.

C'eſt moi, Monſieur, qu'ils ont volé.

LIMIER.

Ah! ah! voici une plaiſante accuſation! Avec la permiſſion de Sa

Seigneurie, je lui dirai que c'est lui-même qui a volé le Roi, en faisant la contrebande. Voici mon procès-verbal, & voilà deux témoins, un membre de la Douane, & un autre. Les caisses de thé qu'il a achetées hier, sont ici à la porte, dans un carrosse.

M. DIGNE *à Scamonée.*

Comment, vous accusez les autres, & vous êtes le coupable ?

SCAMONÉE.

Le point, Monsieur, est de savoir, si c'est vraiment du thé, & s'ils oseroient en faire serment.

LIMIER.

Ouï, quand on voudra. Ce sont les mêmes caisses, emballées de même ; je les reconnois, on n'y a pas changé la moindre chose ; les nœuds n'en sont pas déserrés.

SCAMONÉE.

J'espère, mon digne ami, qu'on

t'en fera quelque jour un qui te ferrera encore davantage.

M. DIGNE.

Point d'infultes, Monfieur, s'il vous plaît; qu'on apporte ici les caiffes, je vérifierai la chofe moi-même. (*On les apporte*) A çà, mon ami, pouvez-vous jurer que ce foit du thé, ou feulement les caiffes ou il étoit?

LIMIER.

L'une & l'autre, Monfieur : je les ai ficelées moi même.

SCAMONÉE *à part.*

(*Bas*) Quel honnête homme! (*Haut*) Monfieur, je permets à l'accufer de vol; ainfi, permettez-moi d'ouvrir ces caiffes.

M. DIGNE.

Faites, je vous le permets.

SCAMONÉE *les ouvre, on y trouve que du bled.*

Eh bien, Monfieur, où eft maintenant votre thé de contrebande?

LIMIER *fort étonné.*

Ah! Monſieur, il l'a ôté d'avance.

SCAMÔNÉE.

Dites plûtôt que vous aviez deſſein d'eſcamoter mon bled. Ainſi, Monſieur, je vous demande juſtice.

M. DIGNE *à Limier.*

Comment, frippon, tu ſuppoſois ces caiſſes pleines de thé, pour te les approprier, & tu oſes paroître à mon Tribunal? (*à M. Gage*) Mettez le en lieu de ſûreté, lui & ſon compagnon.

PIED-LEVÉ.

Mais, Monſieur, écoutez moi?

M. DIGNE.

En voilà bien aſſez; qu'on les emmène. *Ils ſortent.*

PROVISEUR *entre avec Fier à Bras & un Connétable.*

LE CONNÉTABLE.

Je viens porter plainte à Votre Seigneurie, contre cet homme qui

s'cſt rendu coupable de fraude d'une manière bien notoire.

PROVISEUR.

Oui, Monſieur, il eſt venu chez moi, à deſſein de me vendre des eaux-de-vie qu'il diſoit amener de France; il m'en vendit, en effet, dix barils, à une guinée la pièce.

M. DIGNE.

Comment! c'eſt beaucoup au-deſſous de leur valeur réelle.

PROVISEUR.

Pardonnez moi, Monſieur; vous allez voir que c'eſt beaucoup trop. (*Il lui montre un baril*) Examinez: tout ce côté eſt plein d'eau, & l'autre contient à peine un pot d'eau-de-vie.

M. DIGNE.

Voilà vraiment une fraude inſigne. Mais, ce perſonnage ne m'eſt pas inconnu; je crois que c'eſt un de ces eſcamoteurs qui parcourent les rues, pour y chercher des dupes.

Un vrai filou qui vend toutes sortes de choses, pour s'emparer plus aisément de la bourse de ses Marchands. Il y a long-tems que je le cherche ; qu'on le conduise à Bridewell. (*A Proviseur*) Vous pouvez être tranquille, de long-tems vous ne le verrez paroître.

PROVISEUR.

Je vous remercie, Monsieur ; allons, camarade, va-t-en raconter à tes nouveaux compagnons, tes histoires de gens de qualité, & de *Bulldoguts*. (*Il sort*)

ROSÉE *entre avec* GRIMACE *&* *un Connétable.*

M. DIGNE.

Quelle journée ! Quoi ! encore des Commis ! Qu'y a-t-il de nouveau, Monsieur ?

ROSÉE.

Monsieur, j'ai été volé chez moi par ce misérable, à qui j'avois donné du secours.

GRIMACE.

Monſieur, vous voyez devant vous M. Roſée, le Diſtillateur, qui vend en détail toute eſpèce de liqueurs prohibées; il m'accuſe, parce que je lui ai fait payer la ſemaine dernière cent guinées d'amende.

ROSÉE.

Monſieur, voici le fait. J'étois tranquillement dans mon appartement, cet homme monte, vient m'y trouver, ſe jette ſur moi, me dépouille de ma robe-de-chambre, de mon bonnet de nuit, endoſſe l'une, met l'autre ſur ſa tête, m'enferme à double tour, & ſe ſauve. Voici ſon habit, il a encore à préſent ſur lui ma robe-de-chambre.

M. DIGNE *à Grimace.*

Pourquoi avez-vous pris cette robe, & paroiſſez-vous ici avec?

GRIMACE.

Votre Seigneurie ſait que, pour

tout au monde, je ne voudrois pas commettre un menfonge ; voici le fait. La populace ameutée contre les Commis, m'ayant pourfuivi à coups de pierres, pardeffus les toits des maifons, je defcendis dans la chambre de cet homme, qui me donna fa robe & fon bonnet, pour faciliter ma retraite.

UNE SERVANTE.

Oh! Monfieur, ne le croyez pas; je l'ai vu moi-même entrer dans la chambre de mon maître, le dépouiller, lui prendre fa robe, & l'enfermer à double tour : je n'ofai point crier, de peur qu'il ne me traitât auffi mal.

M. DIGNE.

Qu'avez-vous à répondre à cela? Vous me paroiffez digne d'aller tenir compagnie à vos camarades.

GRIMACE.

Qu'il n'y a pas un mot de vrai ;

on ne m'accuſe que par eſprit de vengeance. Permettez-moi de chercher une caution : j'avois un ami qui eût répondu pour plus de dix mille guinées, s'il eût été en Ville.

M. DIGNE.

Comment le nommez-vous?

GRIMACE.

Jonathan Sans-Foi; peut-être Votre Seigneurie le connoît-elle.

M. DIGNE.

Oui; je crois même pouvoir vous le faire voir. (*A ſes gens*) Qu'on ſache s'il eſt encore ici?

LE GREFFIER.

Oui, Monſieur, il eſt dans la chambre voiſine; je vais le chercher.

Sans-Foi rentre avec le Greffier.

M. DIGNE.

Eh bien! mon ami, on dit que vous pouvez répondre pour plus de dix mille guinées; voulez-vous cautionner cet honnête homme?

SANS-FOI.

Ouï, Monſieur, par un ſerment; c'eſt un de mes aſſociés.

M. DIGNE.

En ce cas, je ne veux pas qu'on les ſépare : qu'on le conduiſe avec ſon camarade. *On les emmene.*

Deux femmes entrent en diſputant.

1ère. FEMME.

Monſieur, cette femme que voilà m'a vendu l'eau-de-vie que vous voyez dans cette bouteille.

2de. FEMME.

C'eſt une inſigne menteuſe, Monſieur, je n'en ai jamais eu une goutte.

M. DIGNE.

Quand vous l'a-t-elle vendue?

1ère. FEMME.

Hier matin dans ſa chambre, elle demeure à l'enſeingne *du Chat grillé*, rue de Saint Gilles, où elle a des appeaux ; votre Seigneurie entend bien ce que je veux dire.

M. DIGNE.

Si cela eſt, la Loi vous condamne à dix guinées ; ſi vous ne pouvez pas les payer, vous irez dans une maiſon de force.

2de. FEMME.

Hélas! Monſieur, je n'ai pas dix ſols vaillans.

M. DIGNE.

En ce cas, qu'on l'emmène.

1ère. FEMME.

Cela eſt bien malheureux pour moi ; ſi j'euſſe cru qu'elle n'avoit pas moyen de payer, je n'euſſe pas pris tant de peine.

M. DIGNE.

Vous avez été plus heureuſe dans l'accuſation que vous avez faite hier contre Front-d'Airain, qui a payé l'amende ; voici la part qui vous en revient.

1ère. FEMME.

Grand merci, Monſieur, cela m'aidera à faire bouillir la marmite.

Permettez-moi de donner ceci au Greffier. (*Elle lui donne de l'argent*) Je voudrois bien maintenant trouver ma commère Prête-à-tout ; mais elle ressemble aux gens de condition, ses créanciers n'ont j'amais l'entrée chez elle. Adieu, Monsieur; votre servante.

PATRIOTE *entre avec* DEMI-PAIE *& un Connétable.*

M. DIGNE.

Qu'y a-t-il encore de nouveau?

PATRIOTE.

Ce drôle a maudit le Roi & le Parlement, à cause de l'Acte contre la contrebande.

DEMI-PAIE.

Oh! Monsieur! il n'est rien de plus faux! Le Roi n'a pas un meilleur Sujet que moi dans ses trois Royaumes; j'ai fait plus de mille sermens pour soutenir ses droits. Mais cet homme m'a vendu de l'eau-de vie, & a ensuite voulu m'empoisonner.

M. Digne *à Patriote.*

Avez-vous des témoins qui l'aient entendu parler contre le Roi ?

Un Témoin.

Ouï, Monſieur, j'ai écrit, mot pour mot, toutes ſes invectives; les voici. *Il lui donne un papier.*

M. Digne *liſant.*

Voilà vraiment le langage d'un loyal Sujet. — Comment, malheureux, voici des imprécations ſi affreuſes, qu'on rougiroit de les répéter. Quel motif l'a fait parler de la ſorte?

Patriote.

Pour m'engager à lui vendre de l'eau-de vie.

M. Digne.

J'entends; il vouloit vous tendre un piège, & il s'y eſt pris lui-même. J'aurai ſoin qu'il ne s'en tire pas facilement. (*Au Greffier*) Écrivez un décret de priſe de corps contre lui, pour crime de leze-Majeſté. (*A*

Patriote) Vous vous chargez de ramener vos témoins, quand je vous le ferai dire?

PATRIOTE.

De tout mon cœur, Monsieur, je n'y manquerai pas. *Ils sortent tous.*

M. DIGNE.

Il ne m'a point manqué d'affaires aujourd'hui; mais je me flatte qu'à présent, cette société de frippons est fort diminuée: c'est elle qui a rendu cet Acte odieux au peuple. Cette Loi avantageuse pour le bien-être du Royaume, étoit devenue un objet de murmure & d'horreur, par les moyens fourbes & dangereux que cette vermine avoit employés pour forcer le peuple à s'y soumettre; il y avoit long-tems que je me défiois d'eux & de leurs sermens; ils étoient si rusés, qu'ils éludoient mes recherches. Mais, la mauvaise foi n'a qu'un période.

LE GREFFIER.

Le Directeur de la Maison de Force de Bridewell, vient de vous faire dire, Monsieur, que son Hôpital est tellement plein de gens accusés de fraude, qu'il n'y a plus de place, & qu'il craint qu'ils n'y gagnent un mauvais air.

M. DIGNE.

Il faut qu'il y en ait vraiment trop, pour qu'il s'en plaigne, nouvelle preuve qu'il étoit grandement tems d'arrêter la cupidité de ces délateurs faux & mercénaires. *Il se lève, & rompt l'Audience.*

SCENE VIII *& dernière.*

Le Théâtre change, & représente une Taverne, où SCAMONÉE, DROIT-JEU, PATRIOTE, PROVISEUR *&* ROSÉE *boivent & fument.*

SCAMONÉE.

Ma foi, je l'ai échappé belle; si

ceux qui font un commerce défendu, vouloient réfléchir aux dangers qu'ils courent, ils y renonceroient à l'heure même.

PROVISEUR.

Je suis de votre avis : si ces drôles avoient poussé plus loin leurs recherches, ils eussent été bien payés de leurs peines. Mais, si je m'y expose de nouveau, je consens qu'ils m'en punissent.

SCAMONÉE.

Vous avez raison ; mais, c'étoit le seul moyen de faire fortune : il faut garder long tems les marchandises permises, ou les donner à perte ; on ne veut que ce qui vient de l'étranger.

PATRIOTE.

Il n'est que trop vrai ; l'esprit patriotique, depuis quelque tems, a abandonné cette île. Les gens en crédit disposent maintenant de tout, à leur fantaisie ; mais il ne m'ap-

partient pas cenfurer leur conduite, car je perdrois leur pratique.

PROVISEUR.

J'avoue que la médiocrité de ma fortune, m'a forcé d'ufer d'induftrie pour gagner de quoi vivre; d'ailleurs je n'ai fait tort qu'aux Receveurs publics.

SCAMONÉE.

Receveurs, dites-vous? Nommez-les plûtôt des voleurs, des peftes publiques, des cannibales avides.

ROSÉE.

Ma foi, Meffieurs, nous fommes tous, à ce qu'il me paroît, de la même profeffion; j'en ai été pour ma part à cent guinées, la femaine dernière; mais à quoi bon nous affliger? Agiffons en vrais Anglois, noyons notre chagrin dans le vin; allons, à la fanté des gens francs & de bon cœur. *Ils boivent.*

PATRIOTE.

Je fuis votre ancien, c'eft à moi

à porter la première ſanté.

Tous enſemble.

Volontiers ; nous vous écoutons.

PATRIOTE.

Eh bien ! à la ſanté des honnêtes Magiſtrats ; ceux que nous avons actuellement vaillent mieux que leurs prédéceſſeurs. Un mauvais Juge, un mal-honnête homme en place, font plus de mal à eux-ſeuls, que mille coquins n'en ſauroient faire.

ROSÉE.

Cela eſt bien vrai, il y a peu de Juges qui euſſent examiné & puni ce tas de fripons, comme vient de le faire M. Digne.

PATRIOTE.

Mais, puiſque nos Supérieurs nous donnent un ſi bel exemple de droiture, nous devrions bien les imiter, & ne plus nous en écarter nous-mêmes.

ROSÉE.

Effectivement, le peuple eſt le

ſinge des grands ; la Cour fait la mode, & les petits la ſuivent.

PROVISEUR.

Peſte ſoit des modes ; c'eſt encore une drogue qui nous vient de France ; c'eſt là qu'elles s'inventent.

PATRIOTE.

Et on les ſuit ici. Allez chez le premier petit Marchand, vous y voyez un Courtaut de boutique, qui n'a pas deux ſols vaillants, coëffé, poudré, en grandes manchettes pendantes, parce que c'eſt la mode en France. Tout le monde ſe monte, on ne reconnoît plus perſonne : le Marchand efface l'homme de qualité ; ſi un Seigneur a une ſuperbe livrée, un Négociant en aura le lendemain une autre plus magnifique. Les Dames de diſtinction vont au bal, aux aſſemblées, aux ſpectacles, nos plus petites Bourgeoiſes ſe feroient un crime d'en manquer un ſeul ; nos

jeunes Lords entretiennent des maitresses, nos Marchands affichent publiquement les leurs ; tout ce que font aujourd'hui les Grands, est imité le lendemain par le peuple. Et d'où vient ce luxe? sinon de France.

ROSÉE.

Il n'y a que les Cuisiniers François, que nos Marchands n'aient pas encore pris à leur exemple.

PATRIOTE.

Que le Ciel les en préserve ! ce sont autant de gargotiers, de ruine maisons; ils vous employeront une culotte de bœuf, la moitié d'un veau, une douzaine de volailles, pour vous faire quelque mauvais petit plat, où il n'y a rien, ou qu'il faudroit regarder au microscope. Il y a trois choses que j'ai toujours eu en horreur, la cuisine des François, leur air de familiarité, & la morgue des Espagnols. Quant à ceux-ci, on ne peut

peut en arracher ni argent, ni parole; si le Parlement veut leur déclarer la guerre, je m'engage à faire une campagne à mes dépens.

SCAMONÉE.

Bon! vous êtes bien trop vieux.

PATRIOTE.

Un véritable Anglois ne l'est jamais, tant qu'il a une goutte de sang dans les veines. Patriote est mon nom, & si le Caporal sous lequel j'ai fait les guerres de Flandres étoit ici, il vous diroit si je l'ai mérité; mais, tout cela est oublié & laissé sans récompense. Si cependant tous ces vieux Guerriers ne vous aidoient aujourd'hui, je dirois, malheur à la Vieille-Angleterre.

ROSÉE.

Vous avez donc fait campagne?

PATRIOTE.

Comment, Monsieur? croyez-vous que Patriote soit homme à rester chez

lui, quand ſa Patrie eſt en danger? Si vous nous aviez vu traverſer la Ville, chargés de ces trophés, de ces vieux drapeaux qui pendent encore dans l'Égliſe de Weſtminſter, c'eût été un bel exemple pour vous. Le regard d'un Militaire de mon tems, ſuffiſoit pour terraſſer ſon ennemi.

SCAMONÉE.

Vos Officiers n'étoient donc pas des élégans comme les nôtres, parés de toutes les modes Françoiſes, & chargés de bijoux, avec des mignatures ſur leurs tabatières?

PATRIOTE.

Non; notre Général n'en avoit point, il prenoit du tabac dans ſa poche. Allons, à ſa ſanté. (*Ils boivent*) Qu'un de nos Seigneurs aille en Ruſſie, qu'il en revienne chargé de fourrures, je dirai, au moins, cela lui ſervira l'hiver; mais qu'il revienne de France ou d'Italie,

où il aura été apprendre à se parer comme une femme, à faire plus de courbettes qu'un maître à danser, à frédonner une Ariette Italienne ; quel profit en tirera notre pauvre Angleterre ?

SCAMONÉE.

Ma foi, vous raisonnez bien ; si vous voulez, nous formerons une société entre nous, que nous nommerons *les Patriotes de la Vieille-Angleterre*, & nous vous en ferons le Grand-Maître.

PATRIOTE.

J'accepte cet honneur, je vous offre ma maison ; & pour me montrer bon citoyen, je vous regalerai de deux gallons de punch, conformes à l'Acte du Parlement. Nos Ministres & lui, j'en suis sûr, n'ont songé qu'au bien-être du Royaume & de la postérité. Ainsi je renonce à tout commerce illicite.

ROSÉE.

Voilà parler en vrai Patriote. Je veux abandonner auſſi cette profeſſion ; l'honneur nous en procurera de moins éclatantes, mais plus ſolides.

SCAMONÉE.

Les entrepriſes particulières & cachées ont toujours été la ruine du commerce : tous ceux qui s'y livrent, ne peuvent pas ſe dire membres d'une République ; ainſi, j'y renonce de bon cœur, j'en fais le ſacrifice.

DROIT-JEU.

Et moi de même. Nous voici tous d'un même ſentiment, jurons donc de tenir notre promeſſe, & de n'admettre dans notre ſociété, que ceux qui promettront de ne faire aucun commerce contraire au bien public.

PATRIOTE.

C'eſt le moyen de diminuer nos taxes, & de faire revivre l'eſprit national de la Vieille-Angleterre.



L'HEUREUSE DÉCOUVERTE,

Conte Moral.

M. Lambert, Fermier de la Province d'York, ayant essuyé plusieurs pertes considérables, s'étoit vu obligé d'abandonner sa ferme, & de se retirer à Londres, avec son fils George & sa fille Charlotte, pour y prendre des moyens d'arrangement avec ses créanciers, & en obtenir du tems. Mais ce Cultivateur infortuné y étoit à peine arrivé de quelques jours, qu'il fut arrêté par ordre de M. Racket, propriétaire de sa ferme. Ce jeune homme, qui faisoit beaucoup de dépense, venoit d'hériter ce bien depuis peu, par la mort de son oncle.

Il habitoit le quartier brillant de Londres, dont il partageoit la dissipation & l'insensibilité pour ses subalternes. Sir Robert Richley, un de ses compagnons de plaisir, étoit à déjeûner avec lui, quand son Intendant vint lui rendre compte qu'il avoit exécuté ses ordres. Le pauvre vieux Lambert pleure bien amérement, Monsieur, lui dit-il; il gémit de se voir traîner en prison à son âge. En vérité, l'état de détresse de ses enfans me fait la plus grande pitié; sa fille est une des plus spirituelles & des plus charmantes qu'on puisse voir. Racket, dont l'insensibilité ne s'amusoit guères de cette description, la termina brusquement, en changeant de discours; mais le peu qu'avoit dit l'Intendant, avoit fait une vive impression sur l'esprit de Sir Robert qui, l'instant d'après, s'informa plus particuliérement où demeuroit cette famille infor-

tunée. Sa curiosité ne procédoit cependant d'aucun motif de compassion, car il n'en entroit pas une once dans toute la composition de notre Chevalier; mais en revanche, il n'y manquoit pas de penchant au libertinage. Un desir secret, pour ne pas dire un motif plus blâmable, le portoit à se procurer la vue d'une jeune personne, dont on venoit de lui faire un si bel éloge. Il guetta le moment de voir Charlotte à sa fenêtre, & fut si frappé de sa beauté, qu'il résolut de faire une connoissance plus particulière avec elle. Il envoya un de ses Émissaires à la triste habitation du vieux Lambert, lui dit de demander à parler à George, & de lui faire part qu'une personne riche & de distinction, qui estimoit son père, à cause de sa bonne conduite, vouloit lui communiquer quelque chose qui lui seroit agréable. A cette nouvelle,

un rayon d'efpoir brilla aux yeux du frère & de la fœur ; ils avoient déjà mis en gage une partie de leurs habillemens pour fauver leur père de la prifon, & payer fa penfion chez le Géolier, le plus long-tems qu'il leur feroit poffible. Le jeune homme fuivit le Meffager de Sir Robert, jufqu'au logis de fon maître, fe repaiffant d'efpérances flatteufes le long de la route. Le Chevalier le reçut de l'air du monde le plus affable ; il lui dit qu'il étoit parfaitement informé de la réfolution impitoyable de fon maître, qu'il feroit en conféquence tout ce qui dépendroit de lui, pour préferver une auffi honnête famille, du malheur qui la menaçoit : pour mieux le convaincre de fes bonnes intentions, il tira de fon porte-feuille un billet de banque de vingt guinées, le préfenta à George, qui ne fut comment lui en témoigner fa joie & fa reconnoiffance. Je ne vous donne ceci,

ajouta Sir Robert, que comme un premier gage de mon amitié; allez fur le champ trouver votre père, & fervez-vous en pour payer un à compte de ce qu'il doit, mon Procureur lui indiquera les moyens de recouvrer fa liberté; mais comme votre fœur, pendant ce tems-là, fe trouve dans une fituation fort défagréable, cette Dame, ajouta-t-il, en lui montrant une femme d'un certain âge, qui entroit alors dans la chambre, voudra bien la prendre avec elle, & tâchera de la confoler jufqu'à ce que nous foyons parvenus à obtenir la liberté de fon père. George remercia de nouveau fon bienfaiteur, avec la plus vive émotion: il courut ensuite faire part au vieux Lambert des bonnes nouvelles qu'il avoit à lui apprendre. Le domeftique du Chevalier l'accompagna jufqu'à cette trifte demeure; enfuite il fut avec lui chez Charlotte, qui parut pénétrée d'a lmi-

ration des procédés nobles & généreux de Sir Robert. George lui fit part du désir qu'avoit témoigné la tante de ce Seigneur ; car le domestique lui avoit dit en chemin que cette Dame si grave étoit la tante de son maître, de la recevoir chez elle, en attendant l'élargissement de son père. Charlotte se hâta aussi-tôt d'aller lui rendre ses devoirs. Elle partit avec son frère, qui la conduisit lui-même chez cette Dame; elle en fut reçue avec tant de caresses & d'amitié, que cette pauvre & simple créature ne sut quelle contenance tenir, ni comment y répondre. Cependant comme la présence de George étoit nécessaire pour arranger les affaires de son père, il partit aussi-tôt avec le même domestique, pour se rendre chez le Procureur qui avoit ordre de fournir une caution suffisante.

Charlotte ne fut pas plutôt seule avec Sir Robert & sa tante, que ce

premier lui fit mille protestations de la violence de son amour, ce qui allarma un peu cette jeune personne. La vieille Dame ayant trouvé en ce moment un prétexte pour sortir, il s'exprima alors d'une manière si libre & si indécente, qu'il ne laissa plus à Charlotte le moindre doute de la bassesse de ses intentions ; elle le repoussa avec la fierté & l'indignation d'une fille vertueuse, qui croit qu'on lui manque : Sir Robert ayant hésité un moment, lui reprocha son peu de reconnoissance, pour les services essentiels qu'il vouloit rendre à son père ; il lui fit entendre que le sort de ce vieillard dépendroit entiérement de sa conduite : ensuite il la laissa à ses réflexions, & sortit de la chambre. La prétendue Mistriss Richley, en y rentrant, trouva Charlotte en pleurs, & absorbée dans ses pensées. Elle lui reprocha sévérement son peu de complaisance pour son neveu, lui fit

une peinture flatteuse de la bonne fortune, des plaisirs sans nombre qu'elle se procureroit, ainsi qu'à sa famille, si elle se rendoit à ses desirs. Choquée d'un pareil discours, cette aimable & vertueuse fille sortit tout-à-coup de sa rêverie, & lançant un regard d'indignation sur cette infâme séductrice, elle insista à ce qu'on la reconduisit chez elle.

Son père, que le cautionnement du Procureur venoit de remettre en liberté, entroit précisément alors avec George; il avoit rencontré Sir Robert qui sortoit du fallon, où il avoit tenté son entreprise infructueuse. Ce bon vieillard & son fils, les mains élevées vers le ciel, bénissoient leur bienfaiteur, lorsqu'ils apperçurent Charlotte descendant l'escalier avec précipitation, le visage baigné de pleurs; elle étoit suivie de la prétendue Mistriss Richley, qui s'efforçoit de la re-

tenir. Elle accourut à son père, & se précipitant à ses genoux, elle le conjura d'une voix entrecoupée de retourner à sa prison. M. Lambert, frappé d'étonnement d'une pareille prière, fut très-long-tems sans pouvoir comprendre ce qui étoit arrivé à sa fille, car elle étoit trop agitée pour lui en faire un détail suivi & intelligible.

Sir Robert, pendant toute cette scène, demeura confondu & en silence. Mais s'entendant reprocher sa trahison, & accuser de fourberie, il fit avancer son carrosse, & laissa-là cette famille désolée, qui s'en retourna tristement chez elle. Le vieux Lambert, en arrivant, embrassa ses enfans, & leur dit qu'il avoit un secret à leur communiquer, qui les touchoit de bien près l'un & l'autre. Il commença par Charlotte, à qui il dit que, quoique personne ne lui fût plus cher, elle n'étoit cependant pas la sœur de Geor-

ge, mais la fille d'un de ses amis, d'un homme fort riche, que la mort de sa femme, forçant de partir pour les Indes, avoit obligé de laisser sous la garde de Mistrifs Lambert, il y avoit environ dix-huit ans; que l'ayant toujours élevée depuis son berceau, il l'avoit regardée comme sa propre fille, qu'il n'avoit pas jugé à propos de détromper George, qui la croyoit sa sœur, jusqu'à ce qu'ils fussent l'un & l'autre plus avancés en âge. Je n'ai jamais pu, ajouta-t-il, me procurer, depuis ce tems, aucune nouvelle de mon ami; mais puisqu'il s'est écoulé un si grand nombre d'années, sans que j'en aie reçu d'autres lettres, que celles qu'il m'écrivit le premier mois de son séjour dans un pays aussi éloigné du nôtre, je crains fort qu'il n'ait entrepris un bien plus long voyage pour cette habitation si désirée, d'où l'on n'a jamais vu revenir personne.

Un grand bruit qu'on entendit à la porte, l'empêcha d'en dire d'avantage, & la chambre ne tarda pas à être remplie d'Huissiers, qui venoient s'emparer de M. Lambert & de son fils George. Celui qui les conduisoit, leur dit, d'un ton brutal & insolent, que Sir Robert venoit de retirer son cautionnement, & avoit intenté une action contre le jeune Lambert, pour une somme de vingt guinées qu'il lui avoit prêtée la veille. Un fiacre qui attendoit à la porte, conduisit ces infortunés chez celui qui s'étoit chargé d'en répondre. Il n'y avoit qu'un instant que cette scène d'iniquité & d'oppression venoit de se passer, lorsqu'un homme âgé & d'une figure respectable, entra dans la chambre. Après s'être excusé sur sa visite imprévue, il leur dit qu'il s'étoit trouvé chez le Procureur de Sir Robert, au moment où ce dernier étoit venu lui ordonner de retirer son cautionnement

que la curiosité l'amenoit, pour savoir la manière dont les choses s'étoient passées : que le Procureur lui avoit raconté la manière infâme dont s'étoit conduit Sir Robert, qu'il en avoit été tellement choqué, qu'il étoit allé sur le champ le trouver, pour lui représenter en ami, l'injustice de son procédé, & le faire rougir d'une pareille conduite ; que n'ayant rien pu gagner sur lui, il étoit venu lui-même leur offrir ses services & soulager leur misère. Ne craignez point, ajouta-t-il, en s'adressant à Charlotte, de trouver en moi un second séducteur ; je conçois que ce qui vient de vous arriver, doit vous donner de la défiance ; mais avec moi, vous êtes en sûreté ; j'ai déjà pris des mesures efficaces, pour procurer votre liberté, celles de votre père & de votre frère. Je saisirai la première occasion d'arranger leurs affaires, & de contenter leur ancien maître.

M. Lambert n'eut pas le tems de remercier ce généreux étranger qui, en finiffant fon difcours, étoit forti de la chambre ; il y fut remplacé par l'Huiffier qui vint leur dire qu'ils pouvoient retourner chez eux quand ils vouloient, qu'ils étoient abfolument libres. Il lui demandèrent le nom de l'être bienfaifant, à qui ils étoient redevables de leur liberté; il leur répondit que c'étoit à celui qui venoit de les quitter, qu'il fe nommoit Fairchild, Membre du Parlement, homme refpectable, qui fe trouvoit Rapporteur d'un procès qu'y avoit alors Sir Robert. Cette honnête famille, fauvée pour la feconde fois de la deftruction qui la menaçoit, s'en retourna donc de nouveau chez elle. Le lendemain, le Confeiller les furprit agréablement, en venant leur rendre vifite; il dit à M. Lambert qu'il fortoit de chez M. Racket, fon ancien propriétaire, qu'il l'avoit engagé avec

beaucoup de peine, à revoir ses anciens comptes ; & comme je suis persuadé, ajouta-t-il, que les pertes que vous avez essuyées n'ont été occasionnées, ni par votre négligence, ni par défaut d'industrie, j'espère que, d'après une revue impartiale de votre conduite, votre maître voudra bien consentir à vous rendre sa ferme.

Le vieux Lambert, après lui avoir témoigné sa reconnoissance, du mieux qu'il lui fut possible, lui présenta une cassette qui contenoit tous ses papiers; parmi lesquels se trouvoient ceux qui avoient rapport à sa ferme; il mit le tout sur une table vis-à-vis de M. Fairchild, le priant de ne lui continuer ses bontés, qu'autant qu'il l'en trouveroit digne, qu'il osoit se flatter que sa conduite n'avoit rien à craindre du Juge le plus exact & le plus sévère.

En feuilletant ces papiers, M. Fairchild apperçut plusieurs lettres atta-

chées ensemble : il crut en reconnoître l'écriture, & parut fort surpris. Dites-moi, M. Lambert, lui demanda ce digne vieillard, d'où vous viennent ces lettres? je crois y reconnoître la main d'une personne, pour laquelle j'ai toujours eu la plus haute estime. Hélas! Monsieur, répondit Lambert, ce sont les seules que j'aie reçues d'un ami que je crains avoir perdu depuis long-tems, du pauvre M. Wellings, que tout me porte à croire être mort à Madras, & cette jeune personne que vous voyez ici est sa fille. Elle étoit encore au berceau, lorsqu'il la confia aux soins de ma femme; je l'ai élevée jusqu'à ce jour comme la mienne propre. Il est vrai que mes malheurs m'ont forcé plusieurs fois à changer d'habitation; mais s'il eût été vivant, il est impossible que d'un côté ou d'autre, je n'eusse appris de ses nouvelles.

Fairchild parut extraordinairement

frappé de ce qu'il venoit d'entendre ; il appuya sa tête sur la table, & parut un instant absorbé dans ses pensées ; enfin, revenu un peu à lui-même, il dit au vieux bon homme : permettez-moi d'emporter ces lettres, j'ai des raisons essentielles de le faire ; vous m'obligerez de venir me trouver demain à mon Bureau. M. Lambert le lui ayant promis ; le Conseiller l'assura que ses malheurs touchoient à leur fin ; ensuite il prit les papiers, qu'il mit dans un sac, les donna à son domestique, & se retira.

Le lendemain, à l'heure indiquée, Lambert & sa famille ne manquèrent pas de se trouver chez leur généreux protecteur. Il dit au vieux Fermier que M. Racket étoit satisfait de sa conduite, & le prioit de continuer de se charger de sa ferme. J'ai aussi quelque bonnes nouvelles pour vous, mon aimable fille, ajouta-t-il, en s'adressa

à Charlotte, ne ſoyez cependant point trop émue, les décrets de la Providence ſont impénétrables ; il tira en même tems un papier de ſon burreau ; mais un domeſtique étant venu lui dire que Sir Robert Richley l'attendoit dans ſa bibliothèque, il en paru enchanté ; il pria cette honnête famille de ſe retirer dans une chambre voiſine, d'où il leur feroit aiſé d'entendre ce qui alloit ſe paſſer entre le Chevalier & lui; enſuite il dit à ſon domeſtique de l'introduire.

Après les premiers complimens, le Conſeiller lui dit : ſavez-vous, Monſieur, que je viens de faire une découverte ſingulière ? Vous vous rappellez bien que le Gouverneur Richley, au moment de ſa mort à Calcuta, il y a environ ſeize ans, laiſſa ſa fortune à M. Wellings votre père, à condition que lui & ſes deſcendans porteroient ſon nom & ſes armes. Les troubles qui agitèrent cette Province ne permirent

point à votre père d'y rester ; les fatigues qu'il fut forcé d'essuyer à cette occasion, mirent bientôt un terme à son existence. Vous restâtes aux Indes jusqu'à l'année dernière, qu'arrivé en ce pays, je vous mis en possession de cette fortune immense.

A quoi, diable, bon tout ce détail? interrompit Sir Robert, ce sont toutes choses que je savois d'avance. Un peu de patience, mon jeune Monsieur, reprit le Conseiller, ensuite je vous apprendrai que votre sœur Charlotte, que vous m'avez assuré être morte, il y a long-tems, est très-vivante ; que, de plus, elle est dans cette maison. Je reclame donc ici, en son nom, vingt mille guinées qui lui ont été leguées par le testament de votre père. Le Chevalier, à ces mots, demeura muet d'étonnement. Mais M. Fairchild, ouvrant la porte de l'appartement voisin, dit à la jeune personne de paroître.

Celle ci se jetta aussi-tôt à ses pieds, ne pouvant trouver de termes assez forts pour lui témoigner sa reconnoissance. M. Lambert & George étoient comme extasiés d'une aussi heureuse découverte. Sir Robert, revenant enfin un peu de sa première confusion, alloit sortir de l'appartement; mais il en fut empêché par le bienfaisant Fairchild, qui le convainquit en peu de mots, de la mauvaise foi qu'il avoit mise en toute cette affaire. Ce jeune homme rougit alors de sa duplicité, & ne pouvant plus douter que Charlotte ne fût sa sœur, il l'embrassa tendrement, & se réconcilia avec elle.

Quelques jours après, Sir Robert pria Monsieur Fairchild de porter à sa sœur les vingt mille guinées que lui avoit leguées son père. Ce généreux vieillard s'appercevant que George & elle avoient beaucoup d'inclination l'un pour l'autre, fit si bien, qu'il en-

gagea le Chevalier à consentir à leur union, & à les accompagner à l'Autel.

L'honnête Fermier retourna ensuite à la campagne, accompagné de ses deux enfans. Ils y vécurent en paix, & y furent admirés de leurs voisins, comme les gens les plus heureux qu'il y eu sur la terre.

Fin du Tome premier & de la seconde Partie de ce Volume.